EINSICHT

RÖMISCH-KATHOLISCHE ZEITSCHRIFT

credo ut intelligam

numéro spécial MÜNCHEN août 1982

"MISERICORDIAS DOMINI IN AETERNUM CANTABO"

AUTOBIOGRAPHIE

DE

MGR. PIERRE MARTIN NGO-DINH-THUC

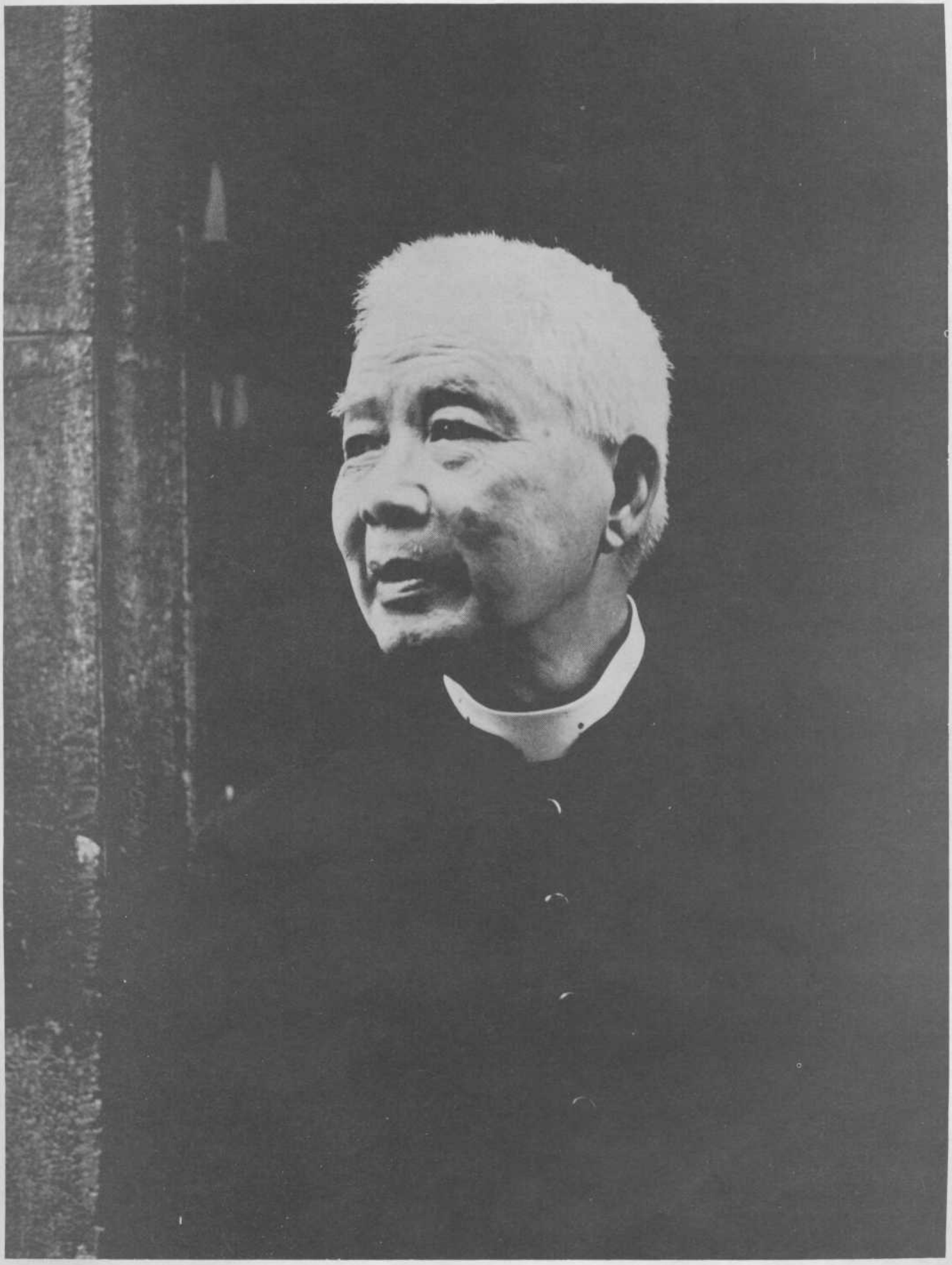
ARCHEVEQUE DE HUÊ

Herausgegeben vom Freundeskreis e. V. der UNA VOCE-Gruppe Maria, 8 München 1, Postfach 610· Postscheckkonto, München, Nt 214700-805; Wien, Nt 2314.763; Schaffhausen, Nr. 82-7360; Bayerische Vereinsbank, München, Nr. 7323069

COPYRIGHT BY THE EDITOR

"MISERICORDIAS DOMINI IN AETERNUM CANTABO"

AUTOBIOGRAPHIE
DE
MGR. PIERRE MARTIN NGÔ-DINH-THUC
ARCHEVEQUE DE HUÊ



+
M

" Misericordias Domini in æternum cantabo "

C'eat par eetta acclamation du Prophète que j'entreprend l'histoire de mon âme. Puissent ces souvenirs encourager d'autres âmes à recourir à cette Miséricorde infinie pour se convertir et se sanctifier.

Ma pauvre vie spirituelle ressemble à un tissu dont les fils sont les rayons de cette Miséricorde qui s'infiltrent dans ce tissu. Car la miséricorde de Dieu qui, de toute éternité, a daigné jeter un regard sur cet atome - tel est mon être - et décréter sa sortie du néant, n'a Jamais cessé de l'entourer de sa miséricorde, à l'entourer encore plus étroitement et plus solidement quand ce pauvre néant cherche â échapper aux liens si doux de l'Epoux de mon âme.

Que d'autres âmes s'adressent avec raison à la Charité de Dieu pour l'aimer et l'adorer s âmes virginales, âmes contemplatives, âmes embaumées de Sainteté, à l'instar des Chérubins et des Séraphins

Des âmes comme celle des deux Thérèses, comme celle de Jean de la Croix, de Louis de Gonzague, du Père Pio.

Elles en ont le droit. liais, pour mon fime pécheresse, elle n'a oue larmes à offrir au Seigneur comme la Madeleine et qu'à chanter, en ce monde et dans l'autre, la miséricorde du Seigneur.

Le Bon Dieu, le très Miséricordieux, pour me donner le temps de me repentir, m'a donné une longévité et une santé qui ne sont pas le lot de ma famille.

Agé de plus de 80 ans, sans avoir été gravement malade, pourvu d'une intelligence qui a fait de moi une bête à concours, au Petit Séminaire, aux Facultés catholiques romaines et à la Sorbonne, la mis'ricorde de Dieu m'a laissé le temps et les connaissances religieuses et profanes pour aider à ma conversion.

Je suis vietamien: cette origine explique non caractère. Comme êt-e français, fait comprendre la sainteté de la peti'te sainte Thérèse c Lisieux - et celle de la castillane caractérise la grande Thérèse d'Avila.

D'où vient la race Vietnamienne, si l'on doit croire aux Annales millénaires des Chinois qui ont été toujours nos adversaires: Les Viets occupaient le territoire qui constitue de nos jours Pékin, arrosé par le grand fleuve jaune. Les chinois défertaient vers ce pays très fertile où les tribus viet trouvaient de quoi vivre à :-'aise.

Contre ces envahisseurs, gens prolifiques, les Viets infiniment moins nombreux engagèrent une lutte fatalement inégale et vaincue. Mais les Viets ne cessèrent de résister - tout en recutant vers le Sud - leur dernière capitale en terre actuellement chinoise était Canton -

Canton occupé par les "Célestes", les Viets trouvêrent un terrain propice à la défence; un défilé nommé dans la suite: les portes d'Annam - où ils barrêrent la route aux chinois - Plus tard, les chinois reussèrent â forcer les portes d'Annam et occupèrent le delta du Fleuve jaune sur lequel fût bati Hanoi - pendant près de mille ans -

Les Viets ne perdirent jamais courage, réussirent à bouter les chinois, celà grâce à l'héroisme des deux soeurs Trung-trac et Trung-schi qui perdirent la vie dans cette lutte héroique - mais enflammés par cet exemple donné par deux jeunes Vietnamiennes, ils achevèrent l'entreprise de ces deux soeurs - les chinois quittèrent définitivement le Vietnam - les Vietnamiens fûrent assez politiques et diplomaties pour accepter une sorte de vassalité enfin le suzerain chinois - en lui apportant à certaines periodes quelques prèsents caractéristiques de notre pays: défenses d'éléphants par exemple. ~ Mais nous devons reconnaître que l'occupation millénaire chinoise, a été profitable au Vietnam.

Ainsi fut profitable la division du territoire national en provinces, préfectures, sous-préfectures, villages - comme était divisé l'Empire du Milieu - avec cette différence, spécifique quant au village, car le village Viet est une petite république et traite avec l'Etat comme deux Etats. Si l'Etat imposait au village une contribution pour la guerre tant en espèces qu'en hommes, les notables du village répartissaient la contribution de chaque villageois en espèces et désignaient les jeunes gens à l'enrôlement dans l'armée royale. Il existait un proverbe exprimant les relations entre l'Etat et le Village : les décrets du roi s'abaissent devant les coutumes du village. Le maire, (Ly-trûông) n'était pas le chef du village mais le représentant du Conseil villageois près des Autorités supérieures. C'était sur lui que tombaient les coups de rotin quand les Autorités étaient mécontentes du village.

Les Conseillers du village étaient d'abord les enfants du village ayant un titre mandarinal (anciens mandarins) puis les Lettrés ayant concouru aux examens triennaux pour les titres de bachelier, licencié et docteur, enfin les citoyens les plus influents du point de vue richesse.

C'est ce Conseil, dans lequel prévalait d'abord l'intelligence et non pus la richesse, qui **distribuait aux citoyens, en parties égales, les rizières communes car, tous les trois ans se faisait cette distribution en lots égaux en superficie mais inégaux en fertilité. Les citoyens ne possédaient en propre que les champs qu'ils avaient personnellement défrichés, tandis que les champs communaux avaient été**

défrichés lors de la création du village par un homme entreprenant qui, après avoir repéré un " no man's land ", avait recruté des volontaires pour travailler avec lui et fonder un nouveau village.

Voilà un fait social qui montre l'esprit d'indépendance des Viets envers les Autorités supérieures, tout en maintenant avec elles des relotions amicales comme entre deux Etats. Evidemment, tout cela a été balayé par le nivellement égalitaire moderne. Est-ce en mieux ou en pire ? Du moins, l'ancien système n'était pas inférieur au moderne, car noua avions deux sortes de propriétés t la communale et la privé«. Nous avions la répartition triennale, sans d'un envahissement de l'Etat totalitaire.

L'indépendance du" titoyen trouvait un terrain où il pouvait respirer, sans cependant renoncer complètement aux avantages d'un Etat centralisé. Cette soif d'indépendance coule dans le sang du Vietnamien et explique cette lutte millénaire contre le Chinois, puis contre le Français, tout en profitant du meilleur des institutions chinoises et de la civilisation française. Notre famille a été toujours pour le système des Dominions britanniques entre le Vietnam et la France. Nous n'avions pu réaliser ce rêve qui eût fait de la Fronce un Etat-guide, comme l'est l'Angleterre pour le Canada, l'Australie, la Nouvelie Zélande, et/traiter, en égaux, les Etats-Unis, la Russie soviétique et la Grande-Bretagne» permis de

Le Viêt est donc partisan d'une indépendance personnelle garantie par une certaine dépendance avec d'autres Etats. Le Viêt est, avant tout, patriote, qu'il soit communiste ou anti-communiste. Ho-chi-Minh et Ngô dînh Diem sont des hommes foncièrement Vllt.

De point de vue chrétien, nous sommes obéissants à l'Eglise romaine, surtout dans la classe des simples fidèles, mais dans la classe intellectuelle, nous admettons l'unanimité dans les dogmes de la Foi mais avec diversité dans les sphères qui n'engagent pas le dogme.

Cela explique, en certaine manière, ma désaffection devant les entreprises envahissantes du Vatican pour imposer dea pointa de liturgie de lois canoniques, en un mot, le nivellement de toutes particularités inhérentes à chaque civilisation, civilisation est, du reste, l'œuvre du Bon-Dieu qui se complaît dans l'Unité et aussi dans la Diversité : Dieu est, Lui-même, Unique et Trine. Chaque homme possède son visage propre. La diversité est l'ornement de l'Univers. Pourquoi imposer une seule manière de célébrer la Ste Messe - qui consiste, uniquement, dans la Consécration ? Et imposer cela, sous

peine de suspense et même d'excommunication, n'est-ce pas un abus de pouvoir ? Un Paul de Tarse aurait été, actuellement, excommunié par un Pierre,/ parce qu'il avait aaeré des évêques sans en référer *k* Pierre ?

Le Vatican invente des règlements pour étouffer n'Importe quelle particularité soit liturgique, soit canonique des Eglises locales. Il veut l'uniformité partout, sans penser que les particulières liturgies des Eglises orientales dataient de l'Age apostolique, sans penser que chaaue peuple possède ses caractéristiques aussi respectables que ceux de Rome. Voici quelques exemples : Pour le Romain, en signe de respect,, on se lève ; au Vietnam, on s'agenouille. Le Romain étend ses bras en priant ; le Vietnamien joint ses mains pour prier» Les Européens se serrent la main en signe d'amitié ou en guise de salut ; les Asiatiques Chinois, Vietnamiens, joignent leurs propres mains et inclinent la tête t l'inclination sera plus profonde suivant la respectabilité de celui qu'on salue»

La Sainte Messe consiste, essentiellement, dans la consécration des Espèces. Les autres parties, *k* la rigueur ou en cas de nécessité absolue, omises î c'est le cas des prêtres emprisonnés célébrant la Messe dans l'obscurité d'une cellule pour se comnunier et communier leurs co-détenus.

Jésus consacra, à la dernière Cène, selon la coutume Juive pour la Pâque. Actuellement, le prêtre consacre debout et incliné pour comnunier. Pourquoi, car on mange assis. Les Japonais mangent assis sur leurs talons; les Hindous mangent assis à terre, la nourriture étendue sur des feuilles de bananier ; les Chinois et les Viêts mangent avec des baguettes. On pourrait, logiquement, être surpris de ce que Paul VI condamne ceux qui célèbrent d'une autre façon, par exemple, en suivant la liturgie de Saint Pie Y. Il aurait pu, avec cette logique, condamner la Première Messe célébrée par Jésus...

Or, après Vatican II, on prône officiellement la diversité pour les incidents et l'unité seulement dans les choses essentielles« Des hiérarchies Japonaises, indiennes sont encouragées dans l'adaptation de la Messe à leurs particularités nationales. Le " haro " est, uniquement sur la Messe de St-Pie V I

Je me suis étendu sur ce cas particulier à cause non seulement de l'injustice de la condamnation, mais surtout & cause de l'ineptie de la mesure, d'autant qu'on n'ose pas appliquer la même interdiction, non seulement aux liturgies orientales, mais aussi aux liturgies milanaises de St-Ambroise, à la liturgie dominicaine, mo-

zarabique et lyonnaise... Peut-être, en faisant cette respectueuse observation, ai-je été poussé, instinctivement, par cette manie d'indépendance des Viêts ? Concluons cette parenthèse et étudions l'environnement qui décida de mon avenir.

Le premier cercle de cet environnement est la Famille, une famille Viêt, de race, de religion catholique à la manière vietnamienne qui consiste à se débrouiller sans attendre une aide problèmatique des autres. C'est ainsi que l'Eglise vietnamienne survécut, quand la persécution des rois la priva des prêtres étrangers. Quelques-uns, réfugiés dans les forêts, soutenaient les chrétiens qui se considéraient, alors, comme privilégiés d'avoir pû approcher des sacrements une ou deux fois dans leur vie.

Les petites chrétientés (paroisses) vietnamiennes pointillaient le territoire Viêt depuis la Porte d'Annam Jusqu'à la Pointe de Caman. En voici l'organisation imaginée pour survivre : on choisit alors les chrétiens âgés, connaissant mieux que les autres les dogmes de la Foi, appelés Catéchistes par les missionnaires, qui formaient l'état-major de la paroisse. Leur chef contrôlait les actions du groupe responsable de la survie et le progrès de la chrétienté, l'un était chargé de l'enseignement des enfants dans la Foi et les préparaient à la Communion (ouand elle pouvait se faire). Un autre s'occupait de la visite *4MM* malades et leur préparation à la mort. Un autre préparait et dirigeait les chants, les prières, la lecture de l'Evangile et de l'Epître, dans les Messes sans prêtre, comme nous le faisons pour la Communion spirituelle.

Comrent trouver l'argent nécessaire pour le culte, pour bâtir la petite chapelle en chaume, pour les voyages et l'accueil du missionnaire, pour nourrir les candidats au Sacerdoce - lesquels étalent choisis dans le Conseil de la Chrétienté - le séminaire étant constitué par une jonque sur laquelle habitait l'unique professeur : le missionnaire qui enseignait, de nuit, un peu de Latin, suffisamment pour réciter les formules de la Consécration et celias des Sacrements... le Jour, les séminaristes se transformaient en pêcheurs pour nourrir la communauté.

Cette formation accomplie, on les expédiait à l'Etranger, soit au Siam, soit à Ponlo-Pinang, séminaire général des Missions Etrangère de Paris, pour y recevoir les Ordres. Volili ce que fut la création das Prêtres séculiers indigènes dont les promoteurs furent les Viêts, poussés par leur instinct d'indépendance, par leur manie de se débrouiller - far da se - sons attendre une aide miraculeuse de l'Etranger.

Ainsi, l'organisation de la paroisse vietnamienne par des laïques privés de prêtre était ce que Rome appela " Action Catholique ", se

glorifiant de l'avoir créée sous les Pontificats de Pie XI et Pie XII, alors qu'elle était connue et pratiquée par l'apostolat des Gentils entouré, non seulement de prêtres, de diacres, d'évêques mais aussi de laïques, hommes et femmes, et cela 300 ans avant sa résurrection par les deux Papes Pie. Tout comme la création d'un clergé indigène.

Ces deux piliers de l'évangélisation, inventés par les Viêts, sont un exemple de l'Intelligence de ce peuple que le St-Siège a traité comme entité peu importante dans l'Eglise, Jusqu'à ne lui concéder une hiérarchie officielle et un cardinal qu'après avoir octroyé ces distinctions à d'autres pays qui, du point de vue Foi, nombre du clergé et des martyrs indigènes, étaient dépassés - de loin - par le Vietnam catholique. Mais je fus quelque peu étonné lorsque le bon Pape Jean XXIII me demanda, alors que comme doyen Je lui présentais dix hiérarchies du Vietnam : " Qu'est-ce que c'est ce Vietnam ? " Et Jean XXIII était le Vicaire de Celui qui déclarait, 11 y a 2.000 ans F " Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. "

Il ne faut donc pas fctre surpris de l'animosité de Paul VI contre notre famille et, particulièrement, contre ma personne allant Jusqu'à m'imposer la démission de mon archevêché, avant l'âge fixé aux évêques pour leur retraite, et d'y nommer un de ses favoris enclins à la politique de " l'ouverture à l'Est ". Lequel se vit, récemment, traiter comme persona non grata par ses anciens amis communistes quand 11 osa élever la voix contre les entraves mises par les communistes à l'assistance de la V.esse dominicale en imposant aux catholiques des corvées publiques, à l'heure de la Messe. Et, pour lui faire sentir leur rupture, les communistes ne lui permirent pas d'assister au Synode de 1977 avec les trois autres archevêques vietnamiens.

Un outre archevêque vietnamien a été condamné par les communistes, mon neveu, l'archevêque F.X. Nguyên-vân-Thuân, coadjuteur de Saigon. Il mène la vie d'un bagnard, dans un coin de la forêt du Sud, pour avoir aidé les réfugiés à s'installer au Sud alors qu'il avait été chargé du Secours Catholique par le St-Siège. Or, celui-ci proteste contre le Brésil mais s« tait dans le cas de mon neveu...

o
o o

Nourri, dès ma naissance, dans cette atmosphère vietnamienne du catholicisme combattif, j'ai accepté sans rechigner d'adopter la prêtrise comme mon poste de combat en ce monde, n'importe quel poste, n'importe quelle mort. Je n'ai donc aucun d-oit à " rouspéter " si Je suis, aujourd'hui, un archevêque, un ex-excommunié, autorisé à célébrer, chaque

jour, la Sta Messe mais " illogiquement " non autorisé à entendre les confessions des réfugiés vietnamiens incapables de se confesser en Français.

Voilà l'environnement racial et religieux. Et voici l'atmosphère familiale dont la Providence m'a entouré.

Je suis un Ngô. Ngô est un des noms de famille au Vietnam. Je croia ne pas me tromper en affirmant que le nombre des noms de famille Viêt ne dépasse pas cent. Le nom qui compte le plus de descendants est Nguyên, dont le rameau le plu3 fourni est la famille royale. Celui qui en compte le moins est le mien. D'après la Légende, les Ngô sont les descendants de la première famille royale autochtone du Vietnam indépendant. Ceci explique, peut-être, un peu notre patriotisme et notre attachement à notre terroir.

En dehors de la Légende de notre extraction royale, aucun autre Ngôn'a percé dans l'histoire du Vietnam Jusqu'à l'apparition de notre famille, apparition brillante mais tragique.

Aucun Vietnamien n'oubliera Jamais les noms de NGÔ-dinh-Khâ, mon père qui souffrit mille morts pour n'avoir pas voté, avec les autres dignitaires de la Cour, la déchéance de l'empereur Thanh-Thaï, imposée illégalement par le représentant de la France an Annam (Vietnam central), le nom de nôtre aîné NGO-dinh-Khôi, enseveli vivant avec son fils unique, pour avoir refusé d'être un ministre dans le premier ministère communiste, car il regardait comme incompatible : fctre catholique et fonctionnaire communiste. Plutôt mourir que se souiller. Enfin tous Vietnamiens connaissent et respectent les noms de NGÔ- dinh-Diêm, père de la République du Vietnam, et celui de NGÔ- dinh-Nhu et de NGO-dinh-Cân, collaborateurs du président, tous les trois tués par la C.I.A.

Deux NGO ont échappé à cette tuerie organisée par l'ambassadeur Cabot Lodge, un franc-maçon : mon frère NGÔ-dinh-Luyên, alors ambassadeur à Londres, sorti de l'Ecole Centrale des Ingénieurs (farla), grâce à son éloignement du Vietnam, et moi-même, appelé à Rome pour participer au Concile de Vatican II. Luyên a 13 enfants et Nhu, 4. J'espère que malgré le dépaysement, puisque vivant en Europe, ils n' oublieront pas la tradition de notre famille : se dévouer totalement au service de Dieu et de la Patrie»

J'ouvre ici une courte paranthèse : que signifie ce mot " rtinh » en sandwich entre NGO et le nom personnel comme Diêm, Thuc ? Ce mot désigne la branche de la famille car il y a dea NGÔ-dûc, des NGO sans "sandwich" comme le roi NGÔ-Guyên.

Mon Père, NGÔ-dînh-Khâ, dont l'enfance et la carrière ont été déjà racontées dans " Doce me ", mérite le souvenir comme l'homme qui,

lo premier, & travaillé à introduire l'étude du Français au Vietnam Central. Il l'a fait par patriotisme. *A* cette époque, les Français, pratiquement, gouvernaient l'Annam. Or, selon les conventions entre la France victorieuse et les empereurs du Vietnam vaincus, l'Annam devait " Jouir " du statut du Protectorat et non pas subir celui de Colonie, sort de la riche Cochinchine où les habitants étalent " sujets et non pas " citoyens " français. Mais l'Annam, pratiquement, était gouverné par 1« Résident de France qui imposait, comme ministres du roi, leurs domestiques qui parlaient un " sabir " français appris quand ils servaient dans la cuisine de leurs patrons. Mon père, alors, conçut le projet d'enseigner * le vrai Français a " d'abord aux lettrés vietnamiens et, ensuite, aux Jeunes vietnamiens de souche royale. C' est alors qu'il fond* le Collège national en Vietnam t Quöc-Hoc. Une aventure un peu folâtre : les pères " nobles ", à sa demande, lui donnaient seulement les enfants de leurs concubines et 11 lui fallait " payer " ces élèves... Ceux-ci devinrent, plus tard, ministres...

Ainsi, les fils des concubines de dernière classe des rejetons royaux furent les " intellectuels de culture française " comme docteurs en médecine, dentistes, avocats, hauts fonctionnaires. Ce fut grâce à ces hommes, instruits par mon père, que mes frères, l'aîné NGO-dinh-Khôi et le futur Premier Président de la République du Sud-Vietnam furent protégés et gravirent les échelons du mandarinat avec facilité.

Mon père fut choisi pour être précepteur du Jeune roi Thânh-Thâi et, plus tard, ministre de la Maison Impériale. Ces honneurs causèrent de terribles épreuves à mon père lorsque le Résident général de France au Centre-Vietnam, Monsieur Levêque, dépassant les attributions contenues dans le Traité franco-vietnamien, décida de détrôner Thanh-Thâi, sous prétexte de folle, car ce Jeune roi, intelligent et actif, ne pouvant se contenter du seul privilège de nommer des génies tutélaires pour les villages, eut l'idée de • militariser " ses nombreuses concubines en leur enseignant les marches militaires et en les faisant manoeuvrer avec des fusila en bois. Tout ceci se passait dans la Cité Interdite, donc loin dea yeux du vulgaire«

-illégalement -

Le Réaident Levêque fit réunir/les mandarins de la Cour et leur ordonna de voter, unanimement, pour la déposition du Souverain« Cea mandarins obéirent, servilement, à l'exception de mon père. Condamné à la dégradation de tous ses titres mandarinaux, mon père fut mis en prison et le Roi fut exilé à Madagascar. Le peuple vietnamien, devant cet abus de pouvoir et la lâcheté de la Cour, proclama que le seul opposant à la déposition du Roi était NGÔ-dinh-Khâ. Le banlssement de

mon père ne fut levé qu'à ? a majorité de l'empereur Duy-tân, un des fila de Thânh-Thâi, qui restitua à mon père ses titres et ses droits à la pension de retraite.

Ici, Je crois devoir relater comment le Résident de France choisit le nouvep.u Roi. Il fit aligner les nombreux rejetons mâles de Thânh-Thâi, leur enfjoignit de faire une course à pied, promettant un« récompense au vainqueur» Et celui qui arriva le dernier fut choisi comme Roi par le Résident qui estimait qu'il était le moins intelligent. En quoi il se trompait lourdement, car ce garçon était le futur Duy-tân, ennemi acharné de la France qui faillit chasser les Français à l'aide des " volontaires " destinés à aller combattre en France. Or, ce complot faillit, grâce i mon frère NGÔ-dinh-Khôi.

Relâché de la prison, mon père, après une longue maladie, dut penser à trouver le riz quotidien pour sa nombreuse famille, six garçons et trois filles. Mandarin d'une rigide honnêteté, la maladie engloutit ses pauvres épargnes. Il décida donc d'exploiter quelques arpents qu'il possédait dans le village d'Ancûn, non loin de Hué. Je vois encore mon père, accompagné d'un de ses fils ou d'une de ses filles, se rendre à pieds chaussés d'une paire de sabots en bois fabriqués par lui-mime, faire les six kilomètres menant à ses rizières, y surveiller le repiquage du riz, l'arrosage à l'aide d'une noria à pédales, puis la moisson. Quand 11 était fatigué, notre père s'arrêtait en chemin sous l'ombrage d'un taillis de bambous et, là, tout en fumant une cigarette qu'il roulait lui-même, il nous racontait des histoires intéressantes, tirées de la Bible ou des livres de prix donnés par les Frères des Ecoles Chrétiennes. Car mon père était un conteur-né.et c'était grâce à ce don qu'il gagnait de quoi fumer quand il était séminariste à Anninh et que ses camarades lui demandaient de raconter ou d'inventer une histoire. Il exigeait alors, en récompense, quelques cigarettes et charmait l'auditoire par les récits sortis de son imagination. 1/

Nous vivions pauvrement mais décemment. Je ne sais comment notre père réussit à nous donner une maison à un étage, chose rare en ces temps au Vietnam, entourée d'un grand Jardin. Mon père, qui souffrait de rhumatisme aigu causé par le climat humide de Hué, avait ajouté au rez-de-chaussée un étage, pas très haut, et nous y faisait coucher, pour nous protéger de l'humidité, sur une natte étendue sur le plancher même. C'est ainsi que tous les garçons de la famille poussaient drus.

Le programme des Jours de la semaine était toujours le même. Le matin, réveil à six heures au son de la cloche de la cathédrale de Phu-cam notre parols3e. Garçons et filles se précipitaient à la cuisine pour faire leurs ablutions puis prenaient l'habit, Jong Jusqu'aux

genoux (notre habit de cérémonie) et suivaient notre père à la Sainte Messe, tous agenouillés à ses côtés« Notre père assistait à la Mease les yeux fermés, lea mains Jointes mais promptes â secouer les garçons s'ils se montraient distraits. Il s'approchait quotidiennement de la Sainte Table, accompagné de ceux de ses enfants ayant fait leur Première-communion. Il ne manqua presque Jamais la Messe quotidienne, même les Jours de tempête et il nous inspira une dévotion profonde envers ce renouvellement du Sacrifice de la Croix en nous racontant, souvent, une histoire qui me semble être l'une desxxx légendes dorées, que voici : Un seigneur avait deux pages dont l'un était son favori. L'autre commit quelque faute que ce seigneur décréta encourir la mort. Cependant, il imagina le faire mourir d'une manière clandestine. Dans ce dessein, 11 fit venir auprès de lui un homme dévoué à ses intérêts, qui possédait un four à chaux,et lui ordonna d'y Jeter, le lendemain, le page qui irait lui porter une missive, dès le matin. Et, le lendemain, il appela le page condamné, lui donna un pli avec ordre d'aller le remettre au chaufournier. Le page se hâta d'aller faire sa commission mais, à mi-chemin, 11 entendit sonner la Messe dans la chapelle qui
/se trouvpit sur son chemin et, se rappelant de la recommandation de ses parents de ne Jamais manquer la Hesse, il entra et assista dévotement au Saint-Sacrifice. Or, le seigneur, impatient de savoir si 1' assassin avait exécuté son ordre, manda son page favori s'en enquérir et lorsque le bourreau vit venir le messager, il s'empara de lui et le Jeta dans le four.

Après la liesse, nous rentrions pour le petit déjeuner préparé par notre mère : un bol de riz assaisonné de sel, puis, sac au dos, nous partions pour l'école. Le repas de midi était plus substantiel mais simple ! du riz à la place du pain, un potage ordinairement fait avec du poisson, la viande étant réservée pour dimanches et Jours de fête, des légumes, de temps à autre un fruit comme dessert, fruit fourni par le Jardin : ananas, prunes, carambolas. Le souper consistait en un setti plat, mais si la qualité et le nombre des mets faisaient souvent défaut la quantité ne manquait Jamais. Ma mère, une excellente cuisinière, faisait des merveilles pour noua nourrir et changer les menus. Mon père était rigide sur ce point t il fallait manger, indifféremment, tout ce qui était servi. Mon frère Diêm, qui ne pouvait souffrir le poisson, était forcé de le manger corame les autres, malgré les vomissements qui le secouaient. Cette allergie au poisson, surtout au poisson salé, fut la cause de son abandon du noviciat des Frères des Ecoles chrétiennes, à son grand regret, car le Frère-directeur du Noviciat

déclara qu'il n'avait pas la vocation religieuse puisqu'il ne pouvait table après le souper, s'astreindre à la ~~rix~~/commune. Le soir, â 8 heures,/filles et garçons, agenouillés, nous récitions les prières du Soir puis, étendus sur notre plancher, nous nous endormions bercés par les Pater et les Ave Maria récités par notre papa et notre maman...

Si notre père était toute droiture s une barre d'acier, notre mère était toute douceur, toute flexibilité, mais sans Jamais la moindre concession au mal. Elle était la charité personnifiée, la modestie chrétienne même. Elle n'était pas, comme l'on dit, prêchi-prêcha, mais ses vertus étaient les plus convaincants discours sur la bonté du Christianisme. Notre famille eut nombre de domestiques, tous se sont convertis et sont restés de bons chrétiens.

La mère appartenait à une famille de petite bourgeoisie, originaire du Quang-ngâi, au-delà de Tourane, vers le Sud. Issue d'une nombreuse famille, deux garçons et trois filles, c'est elle qui tint le rôle de maîtresse de maison du vivant même de notre bonne aïeule et ce rôle lui fut dévolu à cause de son intelligence et surtout de sa douceur. Ses frères et 3oeurs la chérissaient. Le Père Allys, curé de notre paroisse de Phû-cam, la connaissait et quand mon père, ~~veuf~~ d'une première union, demanda à ce Père de lui indiquer une épouse, ce fut notre mère qui fut proposée par le curé. Son savoir-faire fit d'elle la digne épouse d'un Ministre de la Cour, la mère du Premier Président de la République du Sud-Vietnam.

Les vertus chrétiennes de nos parents furent le seul héritage laissé à nous, héritage infiniment plus précieux que titres de noblesse et valeurs pécuniaires car il nous procure la possession du Ciel " hae • redes Del et coheredes Christi ".

Les dernières années de notre mère furent visitées par un« maladie qui lui laissa sa perspicacité d'esprit mais lui enleva le mouvement de ses membres inférieurs. Obligée, durant une dizaine d'années, 4 végéter sur un lit, elle eut tout le loisir de se préparer à la mort. J'étais, â cette époque, devenu l'Evêque de Huê, donc l'évêque de ma mère. J'eus le privilège de lui donner la Sainte-communion tous les matins, vers 7 heures. Elle mourut à Saïgon, dans la demeure de ma soeur, mère de l'Archevêque-coadjuteur de Saigon. Ma mère ne connut pas l'assassinat de mes frères. Elle partit vers le Ciel, un matin après avoir fait, comme d'ordinaire, la Sainte-Communion, d'une hémorrhagie du cerveau, âgée de plus de 96 ans. Sas funérailles attirèrent des foules de sympathisants.

o o o o o o

Avec mes frères et soeurs, nous vivions dans cette atmosphère de " Nazareth ", c'est-à-dire de " Foi ", dans une médiocrité " aurea ". L'aîné était Ngô-dinh-Khöi qui devint plus tard gouverneur de la très important« province de Quaûg-nam, limitrophe de Danang que les Français appelaient Tourane. Province de révolutionnaires et de grands Lettrés ; le premier ministre de la République Socialo-communiste du Nord : Phamvân Dóng est originaire du Quaûg-nam comme l'était le grand poête patriote

Mon aîné était séparé de mol par ma soeur Ngô-thi-Giao et deux garçons morts en bas-âge : Tr'ae et Quynh, ce qui explique le peu de relations entre nous, surtout qu'adolescent j'avais de très rares rencontres avec mon aîné, étant séminariste et, plus tard, étudiant à Rome tandis que mon aîné parcourait les divers échelons du mandarinat depuis le neuvième degré jusqu'au premier comme Gouverneur de Province. Cette course aux honneurs s'effectuait hors de Hué, car la Tradition interdisait à un mandarin d'être administrateur de sa province natale.

Après mon retour au Vietnam et mon ordination sacerdotale, nos relations devinrent plus fréquentes. Je commençais à estimer mon aîné qui, d'après la coutume vietnamienne est devenu notre second père, s' occupent de notre mère et de ses soeurs et petits frères« Physiquement, c'était un très bel homme, élancé 5 il était respecté et considéré comme un,prince. Marié à une fille du duc de Phuôc-môn, président du Conseil des Ministres pendant de longues années, l'homme politique le plus marquant sous le règne des derniers empereurs d'Annam, mon frère gravit les échelons du mandarinat par son propre mérite et, favorisé par les mandarins, anciens élèves de mon père, sans rien devoir à son beau-père qui se gardait bien de le protéger car Nguyên-hûn-Bai, duc de Phûoe-mon, ancien élève de mon père et protégé par lui au début de sa carrière, ne s'occupait que de soi-même. C'est pour cela qu'il s'éteignit solitaire, assisté de moi, son filleul, et conduit par moi au torr.Deau, moi qui n'avais jamais reçu de mon parrain la moindre sapèque.

La carrière mandarinale de mon aîné s'acheva par une disgrâce. Le gouverneur-général d'alors, Monsieur Pasquier - si je ne me trompe pas - a été fâché contre le Gouverneur du Quângnam qui ne se présentait pas à la station proche du chef-lieu pour lui présenter ses respects (Mon frère n'avait pas été averti du passage du train du Gouver neur-générql). Il se retira dignement, sans récrimination, dans notre village de Phûcam, à deux pas de notre maison de famille. Il termina sa carrière comme un"chrétien", enseveli " vivant avec son fils unique " pour avoir refusé de collaborer avec les communistes athées qui lui avaient offert une place dans le Conseil des Ministres.

Ma soeur aînée, Ngô-thi-Giao, mariée à Monsieur Trûong-dînh-Tung, était une femme d'un caractère très gai, aimant la plaisanterie, les taquineries innocentes. Cet extérieur cachait une profonde charité. C'est pourquoi Dieu l'a faite mère de quatre religieuses, trois Soeurs de la Charité de St-Paul et une Amante-missionnaire de la Croix. Cas quatre religieuses étaient de vraies religieuses, estimées des Evêques-missionnaires qui les avaient comme collaboratrices, femmes énergiques et héroïques bravant les fatigues et la mort pour obéir aux Evêques. Mgr Seitz, évêque de Kontum pourrait porter témoignage de l'éloge que je viens de faire à l'encontre de deux de mes nièces qui l'ont efficacement appuyé dans le siège de Kontum par les Rouges. La cadette de mes nièces religieuses mourut en odeur de sainteté en France et repose avec ses Soeurs en religion dans la grypte leur appartenant au Grand-cimetière de Nice.

Ma soeur mourut de la tuberculose contractée en soignant mon beau-frère souffrant de cette maladie. C'est certainement grâce à elle que son mari moulut en bon chrétien. Dieu seul connait ses actes de charité, qu'elle cachait soigneusement, actes de charité qui lui coûtaient cher parce qu'elle était veuve et qu'elle n'était pas riche avec de nombreuses bouches à nourrir«

Entre mol et mon frère Ngô-dinh-Diêm, le futur Président de la République du Sud-Vietnam, était intercalé un petit frère mort en bas-âge. Il était peut-être C6lui que Je connaissais le mieux quoique pas très intimement à cause de mon état de séminariste et de ses charges de mandarin.

Mon frère Diem était unique comme chrétien et comme autodidacte. N'étant pas son confesseur, je ne pouvais pas porter un jugement sur se sainteté appuyé sur la confession sacramentalle, nais, du dehors, je n'ai Jamais aperçu dans as conduite quelque chose contraire à la loi de Dieu. Certes, 11 avait ses petits défauts, de petits travers; il avait beaucoup d'efforts à faire pour dompter ses colères, lui qui accomplissait ses devoirs d'état à l'instar du plus austère moine, à la vue de la négligence des fonctionnaires sous ses ordres. La vertu qui éclatait chez lui c'était la chasteté, jamais un mot, un regard déplacé, jamais ses yeux ne tombaient sur un roman douteux. Il se contentait des livres de la Bonne Presse. Son temps libre était consacré à s'Instruire. Autodidacte, il n'avait eu des études régulières que pendant quelques années chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, études couronnées par le diplôme complémentaire acquis avec la "maxima cum laude " et félicitations du Jury, à l'âge de seize ans et tremblant de fièvre pendant l'examen.

Il possédait les caractères chinois et pouvait correspondre par l'écriture chinoise avec les Chinois et les Japonais. Il exagérait, peut-être, quand il désirait se faire comprendre, quoiqu'il connût toutes les nuances de la langue française. Excès de zèle. Excès pour la perfection. Son grand lit de camp était environné d'une palissade de livres de tous genres mais toujours sérieux. Encore petit écolier, il avait une chandelle à côté de son lit, lui-même se levait de bon matin, allumait sa chandelle et, dans la nuit, commençait à étudier ses leçons, à faire ses devoirs. Il était toujours le premier et premier en tous genres. Il fallait un homme pour ramener à la maison sa moisson de couronnes de lauriers et ses gros livres de prix, après chaque fin d'année scolaire.

Je ce l'ai jamais vu perdre son temps. Quand il devint haut-mandarin, avec un traitement meilleur, ses passe-temps furent la photographie et la chasse, mais jamais ees innocentes distractions n'empiètrèrent sur ses heures de travail pour le peuple et l'Etat.

Séminariste, je rentrais chez mol pour les deux mois d'été et me trouvais en famille, avec papa, maman, mes frères et petites soeurs. Mon frère aîné était petit-mandarin hors de Hué, ma soeur aînée ne mangeait pas avec nous mais dans la cuisine où elle nous préparait les repas.

Pendant ces vacances, mon frère Diêm, alors qu'il n'était pas encore mandarin, s'amusait à obliger mes deux petites soeurs et mes deux petits frères " à jouer à la guerre ". D'abord, 11 leur dessinait sur les lèvres des moustaches avec un bouchon de liège calciné et les fusils étaient faits du noyau central des grandes feuilles de bananieri C'était d'un comique I mais Diêm faisait tout sérieusement et conduisait cette armée, composée de deux petits soldats et de deux petites soldates, en martelant le sol de leurs pieds nus : Un-deux, Un-deux. Gare au soldat filstralt, un coup de sabre sur le derrière le rappelai* à l'ordre. Tantôt Diêm occupait ses frères et soeurs à fits« un petit jardin.

Le soir, après le souper, nous étions réunis, tous les enfants agenouillés sur une estrade, à chantonner nos prières du soir. Diêm se promenait autour de l'estrade et gare à celui ou celle qui était distrait ou dodelinait la tète, accablé par la sommeil. Les prières finies, les garçons couchaient sur l'estrade, les filles allait coucher avec leur grande-soeur dans la maison du milieu. Car notre habitation se composait de trois bâtiments principaux, la bâtiment du milieu, maison vietnamienne où couchaient les femmes. L'aile droite était una maison à étage, occupé en bas par notre père et en haut par Diêm et

par moi. L'aile gaucne xxxx comportait le grenier à riz et la cuisine où couchaient les domestiques. Plus loin, ae trouvait la porcherie et à la suite les meules de foin. Nous avions un très grand jardin planté d'aréquiers, de figuiers, de caramboliers, de pruniers. Grâce à ce très grand jardin, nou3 n'allions pas nous amuser dans la rue ou chez les autres. Nous ne sortions que pour la messe quotidienne et pour aller à l'école, les filles pour se rendre au marché«

Ce que je viens de racontar sur mon frère Diêm pourrait induire le lecteur à croire que mon frère était toujours sérieux. Loin de là, Diêm était parmi nous celui qui était le plus sensible au travers des autres. Il était aussi très habile à imiter la démarche, la voix des gens, ce qui excitait le rire. Notre mère, si charitable, ne pouvait s'empêcher de rire, ou plutôt de sourire, quand Diêm, un bâton à la main, tout courbé, marchait et singeait son parrain, le médecin Thuyên, et imitait sa manière de parler. Il était alors d'un comique achevé. En cela, il était un authentique vietnamien qui, comme le Français, est né moqueur, mais innocent moqueur, habile à observer les travers des autres et à les imiter.

L'enfant qui suivit Diêm était ma petite soeur Hiêp. C'était la plus douce de la famille. La plus dévouée, la plus patiente aussi ; elle était belle comme une madonne. Tout le monde l'aimait. C'est elle qui déchargeait notre mère en s'occupant des derniers-nés, Cân et Luyên. Elle les portait, leur donnait la becquée, les berçait dans le berceau en osier qui avait servi à tous les petits Ngô-dinh. Ce berceau était suspendu par une longue corde au plafond an bois de la maison-du-milieu. Du berceau, l'enfant pouvait apercevoir une grande image représentant le Père Eternel, clouée sur la cloison qui délimitait la petite chambre de notre mère, petite chambre qui avait vu la naissance de tous les petits Ngô. Là se trouvait aussi l'armoire contenant des confitures de toutes sortes, faites par Maman, ainsi que le vin fait avec des mûres sauvages, fruits que tous les ans nous offraient les gens de notre village natal an Quâng-Binh, province au lord de Hué dont cette ville est séparée par la province de Quang-tri.

Ici, je dois m'arrêter un moment pour expliquer une tradition sui-generis du Vietman.

Mes frères et soeurs, comme moi-même, tous sommes nés à Hué - qui est la capitale mystique de l'Annam et le chef-lieu de la petite province de Thûa-Thiên, mais nous sommes tous citoyens du village de Dai-phong où avaient vécu nos ancêtres venus du Nord, c'est-à-dire du Thanh-hûa et du Tonkin. A Dai-phong se trouvent leurs tombeaux. A la grande Maison communale, se trouvaient les registres contenant le nom

de tous les mâles inscrite du village« A la Maison communale, qui esc aussi le temple, se trouvent les tablettes das génies protecteurs du village, Protecteurs que l'Empereur octroyait à chaque village. Ces Protecteurs, analogues aux Saints, protecteurs des villes en pays de chrétienté, sont choisis parmi les héros vietnamiens, généraux ou grands Lettrés, grands mandarins. A la Maison commune, se réunissait le Conseil du village. Cette maison de Dai-phong était connue par ses colonnes énormes et très hautes.

Naguère, avant que le Centre Viêtnam fut bien peuplé, des pionniers sous la conduite d'un leader quittaient leur village d'origine pour essaimer ailleurs où se trouvaient espace et terres fertiles. Arrivés à l'endroit qui présentait ces avantages, on faisait le partage de la terre, partage égal au nombre de pionniers. Le leader recevait une part plus ample pour compenser ses dépenses et son initiative. Chaque pionnier partageait son lot entre ses fils et ainsi de suite jusqu'à ce que les lots ne suffisant plus à nourrir leurs propriétaires, fclors, comme l'ont les abeilles, un essaim se détachait de la ruche -mère et allait ailleurs fonder un autre village. Tout ceci explique les relations entre les villageois et les originaires du village habitant ailleurs. A l'instar de notre père qui quitta Dai-phong pour se fixer à Rué mais conservait toujours son lot de rizière à Dai-phong.

Il en consacrait les retenus pour soutenir l'école catholique du village et pour l'entretien des tombeaux de nos ancêtres. Notre village se trouve dans le territoire qu'on appelait Les deux Sous-préfectures - en vietnamien : Hai huyên - célèbres pour la fertilité de ses rizières.La province de Quang-Binh était renommée pour avoir fourni à la Patrie de grands citoyens, grâce à la profondeur de ses fleuves et la hauteur de ses montagnes.

oooooooo

Cette parenthèse sur une originalité du système communal vietnamien fermée, je reviens sur les membres de ma famille:

Après ma soeur, la douce Hiêp, venait son opposée, ma soeur Hoaîng. Opposée au point de vue caractère, mais s'aimant beaucoup. De petite taille, mais bien proportionnée, d'une vive intelligence - très pratique, c'est la seule, parmi nous, à se constituer une belle fortune. Elle eut, comme mari, un garçon appartenant à une famille de notables de notre paroisse, la même d'où est sorti le mari de Hiêp. Il s'appelait Lê'. Il était entrepreneur, comme son père. Energique, il ga-

gnait da l'argent mais mourut relativement jeune de tuberculose, laissant ma soeur Hoaîg avec une petite fille, mariée plus tard, à M. Trân-trung-Dung, licencié en Droit, l'un dea ministres de mon frère Diêm. Ma soeur Hoâng, à l'étonnement de tous, devint aussi " entrepreneur " et réussit. Elle mourut après avoir vu sa fille mariée et mère d'une petite fille. J'ai assisté à ses derniers instants. Elle fut courageuse jusqu'à la fin.

Mon frère Cân est le seul, parmi mes frères, à ne posséder aucune peau d'âne. Cela était dû à sa santé bien branlante, dès l'enfonce. Mais il représentait l'élément paysan parmi nous, presque tous intellectuels et mandarins. Le paysan vietmanien était, comme le paysan français, madré, pratique, terre à terre. Cân' parlait leur langage et savait se fair9 comprendre d'eux. Ce fut Cân' qui organisa le parti politique puissant qui appuya la politique de mes frères Diêm et Nhu. Il réussit à réunir des fonds considérables, nécessaires pour toute organisation politique, par le commerce de la cannelle. Cân' , Sans aucun mandat politique, ne parlant pas couramment le français, réussit à devenir le gouverneur occulte du Centre Vietnam.

Il n'est jamais sorti du pays. Il/venait, rarement, à Saigon. Il ne connait pas le Tonkin, mais il possédait des bateaux et maniait des millions de piastres. C'était une puissance. Les gouverneurs officiels du Centre-Vietman le consultaient sur l'administration du pays. Sa fin fut tragique mais héroïque, en digne descendant des Ngô.

Après l'assassinat de mes frères Diêm et Khu par les soudards payés pgr les Américains, Cân' disparut de la circulation. Il fut découvert par un stratagème du consul américain à Hué - un catholique - Sachant que Cân' était très ami des Pères Rédemptoristes canadiens de Hué - Cân' avait donné des millions aux Pères Rédemptoristes pour la construction de leur belle église de Hué -, ce consul prit contact avec le Père Supérieur du couvent et lui dit :

- Je ne sais pas pourquoi M. Cân" se cache. Kous n'avons rien contre lui. Si vous connaissez sa cachette, dites-lui qu'un avion américain sera à sa disposition pour se rendre à Rome rejoindre son frère l'Archevêque.

Le Père Supérieur consulta ses confrères et prit contact avec Cân' . Cân' consentit et exigea du Consul américain un document en trois langues : français, anglais et vietnamien, assurant aux P.P. Rédemptoristes et à mon frère que le Gouvernement américain amènerait mon frère à Rome pour me rejoindre. Mais, le jour convenu, un avion américain descendit à l'aéroport de PhÛ-Bâi, près de Hué, prit mon

frère à bord, piqua sur Saïgon et atterrit à l'aéroport Tân-sôn-Nhût à Saïgon pour remettre mon frère aux généraux rebelles, assassins de mes frères. Voilà la sale politique américaine, le vrai visage de la CIA - per fas et nefas.

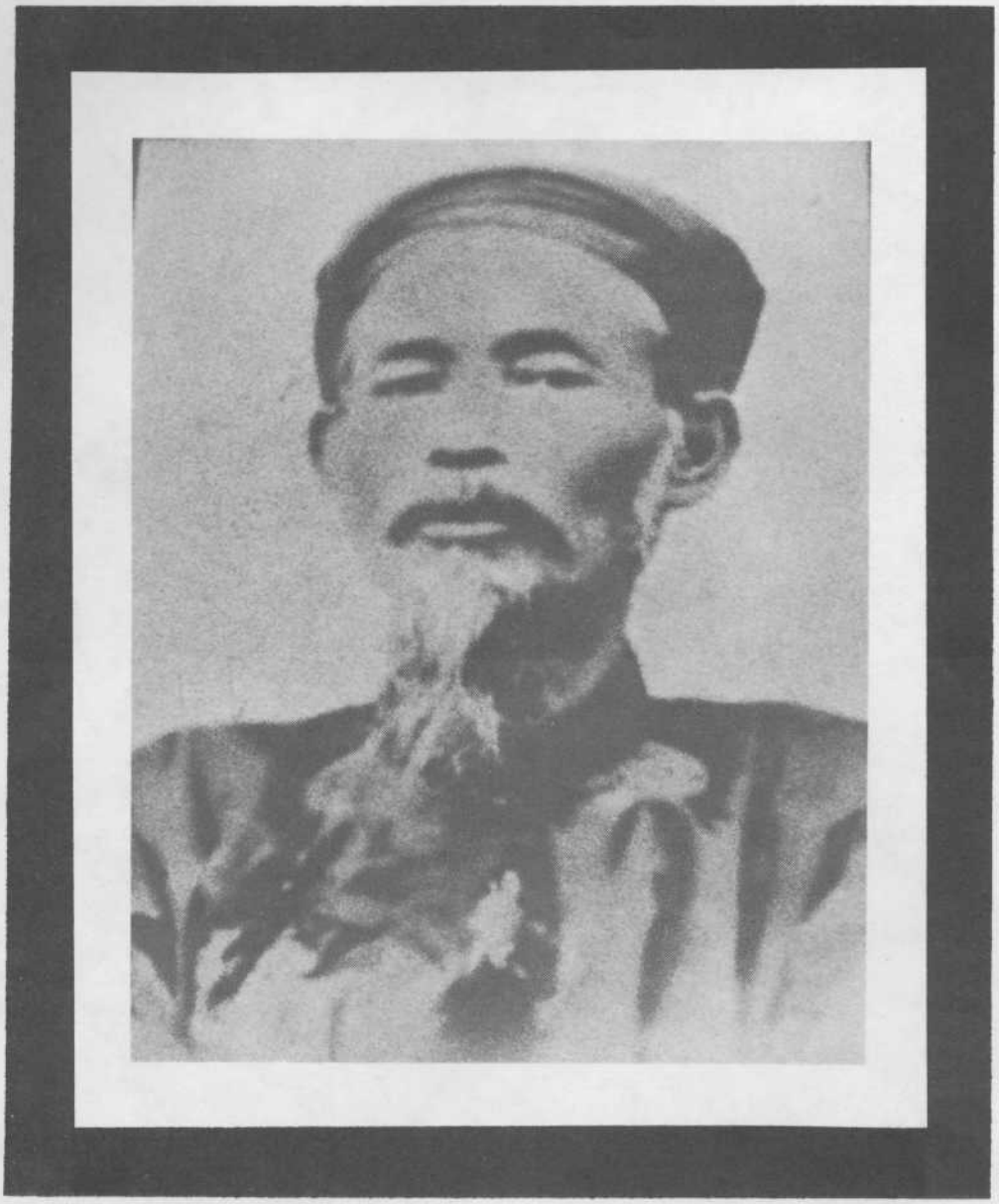
On mit mon frère au cachot, gardé dans une cage jour et nuit. On lui fit un procès politique. On le condamna à être fusillé. Tout cela a pu être fait par une permission de la Providence de Dieu. Cân', il faut le dire, était - au point de vue religieux - le moins catholique parmi nous. Il remplissait son devoir pascal, ne s'endormait qu'après avoir dit son chapelet, assistait tous les dimanches et fêtes à la Sainte Masse, était charitable, mais il n'était pas fervent et se limitait à la seule Communion pascale. Dieu toléra le guet-apens dressé contre lui par les Américains et permit le procès inique contre lui afin qu'il put mourir en chrétien.

Dans sa cage, pendant plus d'un mois, il reçut la Sainte Communion tous les jours, assisté par un rtédemptoriste vietnamien, filleul de mon frère Diêm. Il mourut, courageusement, le Rosaire dans une main et de l'autre main indiquant son coeur aux soldats du peloton d'exécution en criant : " Visez ici ! Vive le Vietnam I ". S'il a vécu chrétien peu fervent, il mourut en vrai catholique et vietnamien sans peur.

Notre frère Cadet Luyên est celui qui eut une éducation soignée et complète, grâce au dévouement de mes frères Khôi et Diêm. Après les études primaires chez les Frères à Hué, il fut envoyé en France à I2 ans. Il entra en 6ème au Collège de Juilly, chez les P.P. Oratoriens. Luyên était très intelligent, toujours le premier de sa classe. De la bène, il sauta en 4ème puis en 2ème. Il obtint son baccalauréat et réussit à entrer à l'Ecole Centrale des Ingénieurs à Paris et en sortit ingénieur. Il rentra au Vietnam, fut directeur du Cadastre, d'abord au Vietnam puis au Cambodge qui était, alors, sous protectorat français.

Quand mon frère Diêm fut nommé Gouverneur du Sud-Vietnam, Luyên conduisit la Délégation vietnamienne du Sud à Genève, en Suisse, pour fliscuter sur la destinée du Vietnam. Le Vietnam du Sud, isolé, ne put éviter la séparation d'avec le Nord-Vietnam qui, outre le Tonkin, englo ba les provinces du Centre jusqu'à la rivière de Cua-Tung.

Le Vietnam du Sud, dirigé par Luyên, refusa de souscrire aux accords de Genève mais ne put faire autrement que subir cet échec. Diêm mit toute son énergie à préparer la revanche par la formation d'une armée forte, ure administration modèle, l'union du Vietnam du Sud, en balayant toutes les armées privées car, quand Diêm, obtempérant aux instances de l'Empereur Baodai, remis sur le trône par la France, s' installa à Saïgon, cette ville-nouvelle capitale avec ses environs



le père

immédiats, était le fief de Bay Viên, un bandit. La province de Tây-ninh était le fief des Caodaïstes, celle de Soetrang le fief des Hoa-haô.

Mon frère Diêm confirma Luyên dans son rôle d'ambassadeur, rôle à lui confié par Bao-dai, avec résidence à Londres, tout en représentant son pays en Belgique, Hollande, Autriche et Tunisie. Les relations entre Bao-dai et Luyên avaient commencé quand tous les deux étaient en France, mon frère collégien à Juilly et Bao-dai, prince héritier, habitant Paria, chez Monsieur Charles, ancien Résident Supérieur de l'Annam, sous la règne de Khâi-dinh. Celui-ci avait confié le prince héritier à M. Charles pour s'occuper de son éducation. J'étais, alors, à Paris, à l'Institut Catholique pour préparer une licence d'enseignement et, les dimanches, conduisais Luyên passer ce jour de congé avec le prince héritier qui s'appelait, alors, Vinh-Thay, donh la nom de règne fut, plus tard, Bao-Dai. Les deux garçons jouaient assemble aux billes et aux autres jeux.

Cas relations permirent à Luyên d'indiquer à Bao-dai le choix de mon frère Diêm à la tâche de s'opposer à l'absorption du Sud-Vietnam par la Kord comr.uniste gouverné par Ho-chi-Minh.

Grâce à son rôle diplomatique en Europe, Luyên échappa au sort de mes trois frères restés au Vietnam et assassinés par les généraux félons payés par la CIA américaine, tandis que moi-même, retenu à Rome comme membre du Concile de Vatican II, eus aussi la via sauve quoique j'eusse fait tout mon possible, auprès du Gouvernement du Sud et auprès de S.S. Paul VI pour pouvoir retourner à Hué, vivre ou mourir avec mes ouailles étant leur Pasteur comme Archevêque.

Luyên est, aujourd'hui, à la tête d'une famille de douze enfants. Le I3ème, une fille, mourut dans un accident d'auto en I976. Les aînés sont mariés ou bien gagnent leur vie à part. Il ne reste à Luyên que les derniers, deux garçons et deux jeunes filles. Luyên, vieilli et d'une santé fragile, reste toujours fidèle à notre Sainte Religion et communie tous las dimanches. 11 a une bonne mémoire et J'essaie de la convaincre d'écrire ses Mémoires politiques, car il connait, parfaitement, le sujet tandis que moi-même m'occupala, exclusivement, de mes devoirs d'évêque.

Après ces quelques pages consacrées à mes parents et à mes frères et soeurs, je reviens aux souvenirs de ma pauvre vie, vie comblée des miséricordieuses attentions du Bon Dieu.

J'ai raconté, brièvement, mes études à Rome, à Paria, les débuts de mon ministère sacerdotal à Hué, d'abord professeur chez les Frères vietnamiens (congrégation fondée par mon père spirituel Mgr Joseph

Allys, vicaire apostolique de Hué), sous le supériorat du Père Hô-ngoc-Cân' , plus tard premier évêque de Bnû-Chu, au Tonkin. Devenu professeur au Grand Séminaire de Hué, directeur officiel du Collège secondaire de la Providence de Hué, je fus ensuite nommé Vicaire apostolique à Vinhlong. Ce Vicariat contenait l6s provinces du Vinhlong, d de Eentri et une petite partie de Sadec - territoire détaché du Vicariat apostolique de Saïgon - qu'on appelait, autrefois, Vicariat de la Cochinchine occidentale, tandis que le Vicariat apostolique de Quinhon se dénommait Vicariat apostolique Oriental et celui de Hué, Vicariat apostolique Septentrional.

Mon Vicariat possédait, en I938, date de ma possession, une soixantaine de prêtre et moins de I00.000 catholiques sur plus d'un million d'habitants. Pays de beaux jardins et surtout de bonnes rizières. Nos prêtres de Cochinchine sont de caractère affable et simple ; ils ne sont pas cérémonieux et compliquée comme ceux du Tonkin parce que les Cochinchinois étaient de la race des colons envoyés pour coloniser le Sud-Vietnam arraché aux Cambodgiens et aux Chams, tandis que les Vietnamiens du Centre (dont je suis) sont des gens sérieux, durs au travail, car le Centre n'est pa3 fertile comme le Sud : pays pauvre, race courageuse et réfléchie. C'était le Centre qui fournit les gouvernants du Vietnam et, aussi, les révolutionnaires, tels Ho-chièminh.

Cela s'est vérifié aussi du point de vue ecclésiastique. Parmi les quatre premiers évêques vietnamiens, trois étaient du Centre : Mgr Dominique Hô-ngoc-Cân', Mgr Lê-hûû-Tû et moi-même. Un seul, le premier, était du Sud, Mgr Nguyên-ba-Tong. La Cochinchine, pays très riche, était administrativement, lors de ma promotion comme évêque de Vinhlong, une Colonie française. Leś Cochinchinois étaient " sujets français " et bon nombre d'entre eux obtinrent la nationalité française, dont ils étaient fiers, regardant leurs compatriotes du Centre, qui n'étaient que " protégés français " comme citoyens de deuxième degré appelés, par dérision : " bân' ", c'est-à-dire : peuple des jonques, faisant allusion aux rameurs de jonques venait du Nord et du Centre-Vietnam au Sud pour commercer.

Or, comme premier évêque indigène, le St-Siège a jeté les yeux sur un " bân' " fils de jonquier (quoique j'étais fils d'un ministre de l'Empereur et docteur des Universités de Home). Les français de Cochinchine s'étonnaient aussi de ce choix, et un journal français de Cochinchine prédisait un avenir très triste pour le nouvel évêché, cap - confié à un fils de néopnytes - cet évêché risquait de perdre la Poi qui était l'apanage des Français... Or, je ne connaissais pas cette mentalité des gens du Sud et me trouvais,seul de mon espèce, sans ami,

sans connaissance. Peut-être cette ingorance me sauva-t-elle, car je me conduisis simplement comme un frère parmi d'autres frères. Ne connaissant aucun prêtre en particulier, Je les traitais en amis.

Comme je l'ai dit dans les premières pages de " Misericordias", Mgr Dumortler, vicaire apostolique de Saïgon, chargé par le St-Siège de constituer le personnel du nouveau Vicariat apostolique de Vinhlong, a pri3 chez lui la fleur du clergé cochinchlnois et retiré tous ses missionnaires français. J'arrivais à Vinhlong, ville-siège de l'évêché, sans une maison pour l'évêque, sans un prêtre pour me recevoir car le curé de Vinhlong, un missionnaire, était parti rejoindre la France, en congé.

Tous les prêtres du nouveau Vicariat m'ont requ à l'église de Vinhlong pour la cérémonie d'obéissance puis nous avons déjeuné ensemble avec Mgr Dumortler et tout le inonde partit rejoindre ses chrétiens. Je restais seul, n'ayant personne pour préparer le souper... J'avais encore la grippe, j'avais avec moi mes deux grands frères Khôl et Diêm. Dans le petit presbytère sans curé, 11 n'y avait qu'un seul lit. J'amenais mes deux frères chez le chef de la paroisse, un gros richard qui s'appelait Nuôi. Riche ne signifie pas toujours charitable ; il indiqua à mes frères deux bancs de bois nu. Mes frères, le ventre vide, mais fatigués par le long voyage du Centre-Vietnam Jusqu'à l'Ouest de la Cochinchine, se jetèrent sur les bancs tout habillés et furent plongés dans un lourd sommeil.

Rentré au presbytère, je m'étendais sur mon lit, sur une simple natte. C'est ainsi que se passa mon premier contact avec mon siège épiscopal. J'avais 4I ans. J'étais loin de prévoir que Vinhlong deviendrait ma consolation, que son clergé m'aiderait de tout coeur à organiser ce no man's land et que nos rapports seraient très fraternels, enfin que de Vinhlong j'irais travailler, les mains nues et la bourse vide, à la fondation de l'Université de Dalat : miracle de la bonté de Dieu envers les descendants de trois siècles de martyrs.

Mes d-buts à Vinhlong étaient très simples : trouver un cuisinier. Ma famille m'envoya de Hué le cuisinier Vinh, très bon cuistot mais très ami de l'alcool de riz : le chum-chum des troupiers français, puis ma mère fit le sacrifice du petit cuisinier, ancien gardien de chèvres. qu'elle avait formé elle-même. Il s'appelait An, son père était aussi le cuisinier du Père Stœfler, alsacien successeur de Mgr Allys à la curs de Phûcam. An était bon cuisinier, intelligent, mais d'un caractère grincheux ; il me fallait, de temps à temps, lui passer quelques scus pour faire apparaître un petit sourire sur ses lèvres. J'avais

aussi un Jeune boy, 11 se nommait Tri et était le neveu de ma mère. Chez nous, servir un curé était considéré comme un honneur, comme un aide et nor. pas comme un serviteur ou domestique. Tri était doué d'une paresse extraordinaire. Mon oncle, qui était son père, était l'homme le plus patient du monde. Dans sa petite famille, 11 était brimé par sa femme et peu respecté par ses enfants et 11 an avait une ribambelle. Excédé par la paresse de Tri, son aîné, la seule solution pour s'en 1 débarrasser était de me le confier. Or, Tri balayait l'évêché une fois la semaine, l'exception à cette règle étaient les visites du Président d6 1P République, mon frère Diệm. Donc, pratiquement, pour que régnat la propreté à l'évêché, je balayais moi-même, chaque jour, la maison. Tri se cloîtrait alors dans sa petite chambre où régnait un désordre indescriptible.

Selon la loi ecclésiastique et les coutumes dans les Missions, quand le Saint-Siège, c'est-à-dire la S.Congrégation de la Propagande, décide la création d'un nouveau vicariat apostolique dont l'administration est confiée à un prêtre autochtone, l'évêque missionnaire abandonne à ce prêtre la partie déjà bien organisée de l'ancien vicariat, donc possédant séminaire, cathédrale et, naturellement, évêché. L'argent liquide en caisse était aussi partagé.

Pour le vicariat de Vinhlong, détaché de celui de Saïgon confié, jadis, aux Missions Etrangères de Paris et gouverné par le Saint V.gr Dumortier, le contraire s'est produit. Mgr Dumortier gardait la partie organisée et me laissait la partie en friche : Je n'avais ni cathédrale ni évêché, ni séminaire. Et comme le Saint-Siège avait commis au même évêque le soin d'organiser les deux vicariats, Mgr Dumortier mit dans son diocèse de Saïgon les prêtres les meilleurs et à Vinhlong ceux de moindre valeur et même quelques-uns à la vertu douteuse.

Pour l'argent, Saïgon qui possédait des plantations de hévéas et des rizières, en avait beaucoup. Or, Mgr Dumortier, fidèle à l'adage : la charité commence par soi-même, eût toute une année pour dépenser les fonds du diocèse en faveur des oeuvres dans les paroisses dépendant de son futur évêché. Le résultat fut ceci : 11 ne restait plus, dans le coffre-fort de la Mission à Saïgon, que 30.000 piastres, reliquat des millions que possédait la Mission-mère avant la séparation en deux missions. Et Mgr Dumortier avança ce principe de division : l'argent doit être partagé d'après la superficie de chaque Mission. Quoique peu au courant de l'étendue exacte des deux missions, J'étais certain que la mission de Saïgon avait une superficie au moins triple de celle de Vinhlong. Port de cette évidence, Je dis à Mgr Dumortier que, d' après son critérium, non seulement je n'aurais un sou de ces 30.000

piastres, mais que je devrais lui remettre encore de l'argent. Or, je n'avais pas un sou dans la poche puisque la mission de Vinhlong commençait sans un sou vaillant. D'après moi, il serait plus équitable de répartir les fonds d'après le nombre de chrétiens. On porta le litige à Rome et Rome décida que mon critérium était juste. J'empochai donc 10.000 piastres. C'est avec ce pécule misérable que la Mission commença sa vie. Mgr Dumortier dut encore acheter pour moi une demeure, une maison à un étage dans un petit jardin comme évêché. A moi de trouver de quoi construire un petit séminaire et, plus tard, un grand seminaire.

Pour le moment, on me permettait d'envoyer nos grands séminaristes à Saïgon.

Comme moyen de locomotion pour faire un tour de ma Mission et prendre contact avec mes {»»êtres, Je n'avais que ma bicyclette, une machine solide mais lourde venant de la toanufecture des Armes et Cycle de St-Etienne. Mais la Mission de Vinhlong comprend deux provinces et le tiers d'une autre. On ne peut la visiter commodément en cycle. Et, avec ma bicyclette, j'avais déjà fait une envolée, devant ma cathédrale provisoire, quand sur mon coursier de fer, j'exécutai un vol et m' aplatis devant le portail de l'église où le curé se tenait, avec ses enfants de choeur, pour me recevoir, le goupillon à la main. Mais cet incident fut providentiel car cet envol épiscopal fut connu à Saïgon et les anciens élèves des Frères, qui ont un beau collège à Saïgon, se cotisèrent pour m'offrir un vieux tacot, une Citrõen, à mol un ancien élève du Collège Pellerin de Hué.

Où trouver un chauffeur ? et avec quoi le payer ? où le loger î A ces trois questions, je trouvais une unique solution : lorsque je pars en visite, ce 3ont les curés qui me donnent à manger et à dormir, donc mon cuisinier n'a plus rien à faire. Pourquoi ne pas en faire mon chauffeur ? Le Père provicaire de Vinhlong, le bon Père Dang, un naturalisé français, très débrouillard et très pieux, me prêta son chauffeur pour initier An mon cuisinier aux mystères de l'auto. An obtint son permis de conduire sans examen, les examinateurs l'en dispensant sur l'assurance de l'évêque qui en prenait toute responsabilité future.

An conduisait très bien et était plus fier d'être chauffeur que d'être un maître-coq. Surtout lorsque l'évêque de Vinhlong eût sa Mercédès, / sa Versailles / et sa jepp, les deux dernières voitures : cadeaux de bienfaiteurs, la Mercédès acquise par moi-même, grâce à 1' épargne des devises fortes allouées à moi par notre gouvernement pour mes voyages à l'Etranger, surtout pour répondre aux convocations du Saint-Siège pendant le Concile de Vatican II.

Me voici dono pourvu d'une demeure, petite mais suffisant« pour mol, pour mon secrétaire et mes deux domestiques, avec quelques cellules pour les hôtes de passage. Il me fallait, quand même, un curé pour la paroisse de Vinhlong. Je dus écrire à Mgr Dumontier lui demandant un prêtre. Il eut la bonté, ou peut-être la chance, de se débarrasser d'un prêtre douteux, en m'envoyant le Père H. qui, extérieurement ressemblait à St-Louis de Gonzague mais qui, réellement, était un détraqué sexuel et un voleur de grand chemin. Je ne l'ai su que trop tard. Il est mort, paix à son âme I

Je fus obligé de renvoyer à Mgr Dumortier un jeune vicaire - jeun« vu l'âge, mais vicieux depuis des années. Mgr Dumortier ne pût ne pas l'accepter. Du reste, peu après, ce pauvre garçon Jeta sa soutane aux orties. Ce fut mieux ainsi. Il gagna sa vie comme maître d'école grâce à l'enseignement reçu au petit séminaire.

Mgr Dumortier s'attendait à d'autres renvois de ma part mais comme ces cas, certes malheureux, n'étaient pas de notoriété publique, Je me contentais d'admonester les coupables en secret ou de les envoyer fair« une retraite. Etant originaire du Centre-Vietnam, où des cas pareils étaient rarissimes, j 'étais éberlué en découvrant tant de faiblesses. J'en parlais à Mgr Dumontier. Voici sa réponse : " C'est parce qu'il fait trop chaud en Cochinchine. " Peut-être avait-il raison. La chaleur humide continuelle détend toute énergie. Sans recours à une prière continuelle et humble, sans une dévotion authentique à Notre Mère la très Pure, impossible de ne pas tomber. Mais mes fidèles, aimant beaucoup leurs prêtres, fermaient souvent les yeux.

Comme remède à cet état de choses, J'ai commencé de suite à convoquer mes prêtres, chaque mois, chez le doyen du district, pour une retraite spirituelle sérieuse, de 7 heures du matin Jusqu'à midi, je faisais le prédicateur. La retraite finissait au déjeuner et, ensuite, J'examinais les cas à résoudre, faisais les recommandations nécessaires, répondais aux questions ou difficultés posées par les confrères. J'appliquais ce programme à chacun des quatre doyennés. Ces visites régulières entretenaient la charité mutuelle, la confiance en l'évêque et la connaissance directe des nouvelles de notre Mission (mission veut dire Vicariat apostolique). Ainsi, s'il y avait à intervenir, je pouvais le faire de suite. Mes prêtres commençaient aussi à connaître leur évêque qui, quoique venant du Centre-Vietnam s'adaptait vite à la mentalité du Sud. Je n'ai Jamais eu de litige avec mes prêtres, ils avient confiance en mol, surtout en ma discrétion. L'évêque ne doit jamais montrer de partialité envers n'importe lequel de ses confrères. Les remontrances doivent être faites en secret. Le visage

de l'évêque doit être toujours serein, gai avec tous - gaudete cum gsudentibus - flete cum flentibus. J'ai aimé sincèrement tous mes prêtres et je crois qu'ils me rendaient la pareille.

La grande qualité des prêtres de Cochinchine (donc ceux de mon vicariat) était, et je l'espère, de ne pas s'occuper des autres. Si vous demandez à l'un d'eux ce qu'il pense d'un confrère Un-tel, il vous répondra :"Monseigneur, je n'en sais rien." Il est sincère en le disant, 11 ne cherche pas à voir les défauts de ses confrères. Evidemment, 11 y a des cas de scandale public. Alors, l'évêque n'a pas besoin de les interroger mais de ~~xxxxxxx~~ surveiller, avec charité, ses subordonnés.

Quelquefois, je recevais des lettres anonymes. Il ne faut pas y croire de suite, 1? patience, la longanimité portent fruit. Mais si la dénonciation a un fond, je fais venir le confrère incriminé et, entre quatre yeux, je lui découvre les accusations portées contre lui et je le prie de se défendre, car le prêtre, dans une paroisse, est très jalousé. Après avoir entendu ses dénégations, je lui montre les preuves envoyées à moi par son dénonciateur ou sa dénonciatrice, par exemple, une lettre écrite de sa main. Il ne peut donc plus nier le fait.Alors, je lui fais une réprimande en alléguant des raisons spirituelles : offense à Dieu, sacrilège pour messes dites en état de péché mortel, scindile, stérilité du ministère, cela sans montrer de colère, mais une grande compassion. Enfin, lui demander d'indiquer la punition spirituelle qu'il encourt : par exemple une retraite spirituelle d'une semaine ou d'un mois dans un monastère ou un changement de poste. Je n'ai eu qu'à me louer de cette manière de faire.

Le prêtre est si exposé, 11 est si seul. Si l'amour de Dieu ne règne pas en maître en son coeur, il doit s'attendre à des chutes car les occasions sont si multiples, les gens ont tant de confiance en leur curé et l'aiment beaucoup. Enfin, il y a la chaleur étouffante qui énerve tout le monde... et le diable qui fait admirablement son métier. C'est presque toujours le sixième commandement et le neuvième qui tentent le prêtre. Rarement le septième, mais cela arrive, le plus souvent pour avoir les moyens de satisfaire des penchants vicieux.

Au Nord, il y a un vice qui tente le prêtre, c'est l'alcool de riz (le chum-chum). On y fait macérer de la cannelle ou d'autres racines pour le rendre plus fort et c'est le vice affreux de l'ivrognerie. Ce vice attaque aussi les missionnaires, beaucoup plus souvent que la luxure. Ceci dit à la louange de nos pères dans la Foi.

ooo

La politique religieuse du Vatican correspondait à la naissance de nouvelles nations en Afrique et en Asie. Ces nations, jalouses de leur indépendance à peine acquise - et souvent au prix de leur sang - voyaient d'un oeil peu bienveillant leurs compatriotes soumis à des étrangers, souvent appartenant aux nations de leurs anciens maîtres. Des nations, comme la Birmanie, fermaient leurs frontières aux nouveaux missionnaires blancs. L'établissement de l'épiscopat indigène était indispensable, mais pour devenir un évêque capable, blanc, jaune ou noir, le St-Ssprit n'intervient plus comme du temps des Apôtres qui ne connaissant que l'araméen pouvaient se faire comprendre, après la Pentecôte, des étrangers présents à Jérusalem. Pierre, un pêcheur illettré, discourait comme un Rabbi et citait les Saintes Ecritures comme le plus disert scribe. C'était l'époque héroïque. Pour faire choc et ouvrir une brèche dans le mur du judaïsme et du paganisme, il fallait arguments de choc, il fallait des miracles, des miracles comme l'avait prédit Jésus, plus étonnants que ceux perpétrés par le Maître.

Notre époque n'est plus pareille. L'Eglise forme ses futurs évêques dans les Universités catholiques à Rome, en France, aux Etats-Unis et ailleurs, comme la fameuse Salamanque en Espagne. Après une année d'épiscopat, j'envoyais deux jeunes prêtres de notrs vicariat, les Pères Quang et Thiên, en Europe faire leurs études secondaires et univarsitaires.

Moi-même, ancien étudiant des Universités romaines et françaises, je suis arrivé à ce principe : ne pas envoyer des jeunes séminaristes en Europe, mais de jeunes prêtres doués d'intelligence, de bon jugement, de conduite sérieuse, ayant été initié quelques années à l'apostolat même. Un tout jeune séminariste catapulté dans le monde européen ou américain, matériellement si différent du Tiers-Monde auquel appartenait le Vietnam de mon temps, surtout pour ce qui concernait la civilisation matérielle ; le luxe, l'aisance, le confort dans lesquels sera plongé l'Asiatique ou l'Africain ta feront un désaxé, s'il rentre, (ou ne voudra plus rentrer, comme l'ont fait pas mal d'asiatiques et d'africains se cramponnant à l'Etranger pour ne pas manquer de ce confort occidental et n'avoir pas à se réadapter à la nourriture frugale, au climat tropical, à la bicyclette et à la paillotte.)

Ce pauvre prêtre, refusant de rentrer au pays, rend inutiles les efforts du Saint-Siège et les espoirs de ses compatriotes. Certes, il ne faut pas jeter la pierre sur ces défections, mais il faut prendre des mesures pour minimiser les pertes. Je crois que la S.Songrégation à Rome, de la Propagande, en fin de compte, a dû convenir de la suppression,

la mère

d'un séminaire pour séminaristes des pays de mission et de l'ouverture d'un Collège pour les jeunes prêtres des Missions qui préparaient leurs doctorats en fréquentant les diverses Facultés romaines. Ce principe s'est concrétisé en l'ouverture du Collège St-Pierre sur le Janicule qui a donné, déjà, un bon nombre d'évêques aux pays de mission. Mon neveu, l'archevêque-coadjuteur de Saïgon, Mgr F.X.Nguyên-vân-Thuân, sorti de ce Collège, est, actuellement, témoin du Christ dans les géoles communistes.

Les deux prêtres, envoyés par moi-même en Europe, sont actuellement évêques à Mytho (Mgr Joseph Thiên) et à Cantho (Mgr Quang). Car j'avais dû bâtir un petit séminaire, celui de la mission-mère à Saïgon ne pouvant plus recevoir tous mes petits séminaristes. Mais comment bâtir en ce moment-là. Nous étions plongés dans la Deuxième Guerre Mondiale. Il n'y avait plus de moyens de recevoir des marchandises de France ou d'ailleurs, la flotte japonaise bloquant les mers chaudes. Or, la France, notre protectrice, n'avait pas introduit l'industrie en Indochine. Nous étions seulement producteurs de matières premières. Par exemple, l'exportateur français envoyait dans sa mère-patrie le caoutchouc des plantations de hévéas en Cochinchine. Cette gomme, travaillée en France, par exemple chez Michelin, nous était retournée comme pneus pour les autos (fabriquées en France) ou pour les bicyclettes, comme celle que j 'avais acquise de la Manufacture de St-Etienne. Nous n'avions pas même une fabrique de clous. Notre calcaire servait pour faire nos routes, mais aucune usine ne le transformait en ciment. Nous avions du bois en quantité, mais pas de scieries. Tout ce Dois devait être débité par des scieurs avec leurs longues scies, à la force de leurs bras.

Mais, de toute façon, il fallait un toit pour mes séminaristes, presque 200 inscrits. Je n'avais jamais bâti quoique ce soit... Mais j'avais la chance d'avoir un vietnamien, père de trois prêtres et d' une religieuse, qui avait aidé son curé - celui de Vinhlong - à diverses constructions. Son curé, le Père Bang de Bêtre, qui m' avait prêté son chauffeur comme moniteur de mon cuisinier, me l'indiqua

Je ne jetai sur l'occasion, le fit venir. Après avoir convenu de son salaire, je me mis à la recherche d'un terrain. La chance me fit découvrir un grand terrain, à proximité de mon évêché, un peu marécageux mais facile à combler avec les détritus de la ville de Vinhlong. Comme parmi ce3 détritus se trouvaient des senenses de divers arbres fruitiers ou de cucurbitacées, mon séminaire eut un beau jardin où les légumes poussaient drus. Je donnai un pourboire aux charretiers que la ville engageait pour enlever les ordures ménagères. Les charretiers,

su lieu de devoir sortir de la ville pour les épandre, s'en débarrassaient dans l'enclos du séminaire. Car, la première chose à faire fut la construction d'un enclos fait de briques (il y avait une fabrique à Vinhlong), avec du mortier composé de la chaux indigène, tirée des coquillages de mer qui sont à profusion en Cochinchine, et du bon sable pour éviter le chapardage. Des hangars en paillotte abritaient les ouvriers, logeaient mon contre-maître et emmagasinaient le bois pour les charpentiers parce qu'il fallait faire tous les meubles en bois : pupitres, bureaux, lits, planchers pour l'étage, toutes le» charpentes, etc. Toutes les matinées, j'étais sur le chantier. J'y revenais le soir. Cela me distrayait de mes travaux intellectuels et des soucis lancinants d'un évêque encore en apprentissage et qui se trouvait devant des problèmes paraissant insolubles, par exemple : faire des clous Avant la guerre, tout cela venait de France, vendu aux Vietnamiens par les " oncles ", nom donné par les Vietnamiens pux chinois qui se trouvent partout où il y a un marché. Doté d'une concubine vietnamienne - car, en principe, le chinois, généralement un Cantonnais, laissait sa femme principale en Chine. En épousant (ou plutôt, en achetant) une vietnamienne comme épouse, comme mère d'une ribambelle de métis, le chinois très pratique trouve une compagne de lit, une bonne cuisinière, une aide-vendeuse et une interprête s'il ne sait que baraguiner le vietnamien. Or, tous les Stocks de métaux ou de ferronerie étaient épuisés. Quelqu'un avança l'idée d'aller vers le rivage de la mer y ramasser les fils de fer que les pêcheurs emploient pour attacher leurs filets et qu'ils abandonnent après un long usage. Mes chrétiens m'envoyèrent alors ces bouts de fil et on les coupait et les limait pour en faire des pointes.

000

La construction du petit Séminaire aohevée, je fis venir des Soeurs Amantes de la Croix de Caimon (Caimon, nom de la Chrétienté (paroisse) où se trouve le couvent de oes Soeurs). Elles devaient gérer la cuisine du séminaire«

Chez nous, 11 n'y a pas de problème pour remplir le petit Séminaire, onr les chrétiens vietnamiens ont une profonde vénération pour le Sacerdoce, il« aiment à offrir us ou deux« même trois garçons pour le Séminaire. Ils paient ee qu'ils peuvent pour l'entretien de leurs enfants. Mous les acceptons car, même s'il« s'atteindront pns le but suprême : le Sacerdoce, ils auront obtenu une discrète instruction secondaire - latin-français - et pourront, dans leur paroisse, être un aide précieux pour leur curé comme chef de l'Action catholique ou

entrer dons l'Administration civile et, là aussi, un catholique instruit pourrait faire l'apôtre de son milieu, aider le clergé quand il a affaire avec le Gouvernement. Donc, l'Eglise a tout à gagner en ouvrant largement les portes du Séminaire.

Les communistes en sont persuadés. C'est pourquoi ils fixent un numerus clausus pour l'entré« au Séminaire i pas plus de deux sujets par an, sujets dont ils sont sûrs d'être, au moins, pas encore contraires & leurs dogmes marxistes. Avec ce système, ils croient pouvoir asphyxier petit à petit le Catholicisme mais nos Ancêtres, pendant plus de 200 ans, ont été privés de prêtres et le Catholicisme vietnamien a réussi à survivre et à s'étendre«

Au Tonkin, où depuis plus de 10 ans, ils ont appliqué cette méthode contre la formation des candidats au Sacerdoce, la Religion a survécu. Ces brimades ne font qu'augmenter l'hostilité de tous contre le système marxiste : chez les païens, à omise de toutes sortes de privations alimentaires et vestimentaires, à oause du bourrage de crâne, tous les soirs après une Journée exténuante de travaux payée chichement, Juste pour ne pns mourir de faim. La seule olisse qui vit bien est celle des petits et grands dirigeants.

Faute de prêtres, nos Catholiques, là où il n'existe plus de curé, se mettent en marche dès le soir du samedi et font des kilomètres, *k* pied (ou en vélo pour ceux qui en possèdent) vers une paroisse où il y a une messe dominicale. Cet exode est une façon de prêcher la Religion, le long du parcours, aux païens.

De mon Petit-Séminaire de Vinhlong est sorti un Jeune évêque, auxiliaire de l'Evêque de Vinhlong mon deuxième successeur, Mgr

originaire d'une paroisse évangélisée il y a plus de 100 ans par des fils de Saint François d'Assise, celle de Cái-nhum, la plus ancienne paroisse de mon diocèse et, peut-être, une parmi les plus anciennes chrétientés de la Cochinchine. Son église possède une Ste-Vierge costumée & la manière espagnole, c'est-à-dire que la statue change d'habit selon les fêtes. Cái-nhum possède un couvent d'Amantes de la Croix, le deuxième du diocèse avec celui de Caimon, déjà nommé. L'auxiliaire actuel de l'Evêque de Vinhlong a deux tantes, soeurs de son père, religieuses de ce couvent.

Ici, J'ouvre une digression sur mon séjour à Cái-nhum. C'était après l'invasion des troupes Japonaises en Indochine, suite â la Deuxième guerre mondiale puis à l'insurrection communiste qui eut lieu quand les Croupes du Japon durent se rendre aux Chinois de Tchang-kai-Chek (plus tard réfugié *k* Formose)«

J'avais dû quitter mon siège de Vinhlong et me réfugier *k* Cái-nhum

car si J'étais resté à Vinhlong occupé par les troupes françaises, 11 m'aurait été impossible de visiter les autres paroisses de mon diocèse. Les Français n'occupaient que les villes situées sur les bords du Mékong t Vinhlong - Benhe, tondis que l'arrière-pays était contrôlé por les communistes«

A ce moment, le grand Séminaire de Saigon s'est replié sussi sur Cainhum et occupait le couvent des religieux catéchistes. Moi, Je prit logement la cure de Cainhum, cure vide car le curé s'était réfugié ailleurs et son vicnire t'était, ausai, échappé ailleurs. Les deux professeurs du grand Séminaire n'osaient pas sortir de leur logement. A la cure, Je faisais le catéchisme aux enfants« l'instruction religieuse au couvent des nonnes et visitais les malades en leur portant la communion. La Messe était dite avant six heures du matin, quand règne encore l'obscurité. L'église était, déjà, à moitié rompile de fidèles et Je m'étonnais de ce qu'elle n'était pas fréquentée davantage, car au Vietnam, quand régnait la paix, la liesse, les jours de semaine, était aussi fréquentée que celle du dimanche.

En voici la réponse t la pénurie d'étoffe (le coton). Chaque famille ne possédait pas assez de pantalons et d'habits pour tout le monde. Donc chacun allait à la Messe à son tour, aveo le pantalon commun.

Il m'est arrivé, à cause de cette pénurie de pantalons, une ftrfile d'histoire. Une vieille chrétienne m'envoyait chercher par son petit-fils pnrce qu'elle était malade. Allant chez elle, je lui manifestais mon étonnement de ce que c'était la première fois depuis un mois que Je faisais le curé. Or, elle nêtait au lit que depuis & peine une dizaine de jours. Voici sa réponse | " Je n'avais pas de pantalon á moi. Le pantalon commun servait pour mes fils et mes petits-enfants? Je me suis dit : Tu es Martin, car ton patron de confirmation est St-Martin qui a donné la moitié de son manteau à un mendiant grelottant de froid Fais donc un sacrifice, donne & la grand-mère ton deuxième pantalon, car tu en as deux.

La vieille guérit vite et je la vis à la messe du matin, fière d' être dans le pantalon ex-épiscopal. Hais, après quelques Jours, la mémère disparut de la circulation. Au catéchisme, j'ai enquête auprès des mioches sur l'absence de la grand-mère. Serait-elle de nouveau malade et su lit T Son petit-fils, dans sa candeur 1 " Ma grand-mère a perdu aon pantalon au Jeu... " Car 11 faut avouer que les Vietnamien sont de grands Joueurs, pour occuper leurs loisirs oar, alors, ils n'avaient pas beaucoup de distractions. Quoi faire ? je n'ai plus qu' un pnntalon... Alors, le St-Esprit (Je crois que c'est Lui) me donna

une fameuse inspiration i 1 l'église, dans la sacristie, il y a de 1' étoffa, suffisamment pour donner das culottas courtes aux chrétiens at peu
un/plus longues aux chrétiennes de Cảinhum I

Je demandais aux religieuses d'enlever la doublure des chasubles et des chapes (00 remédiera à cela quand la France sous enverra des étoffes }. On consacrera tous les drapeaux français (cachés à cause des communistes) à cette charité. Jésus n'a-t-il pas dit I * J'étais nu at vous m'avez habillé " T - • Mais, Monseigneur, ces drapeaux, ces doublures sont de différentes couleurs or, nous vietnamiens, nos pasta« lons sont t de couleur noire pour les femmes at bianche pour les hommes ". - Je leur répliquais J " Tant pis, à la guerra comme â la guerre ! Vous, Soeurs, voudriez-vous sacrifier votre voile noir pour en confectionner des pantalons aux femmes et le voile blanc de vos novices pour les pnntnlons des mâles t •

Ce Jugement, digne d'un Salomon, fut approuvé par toute la paroisse. Le drapeau français, avec sa partie rouge fit le bonheur des . petits garçons dnns leurs pimpantes culottas rouges. La partie bleue servit pour les potitos filles, le blano pour las hommes et las doublures noires pour les femmes. S'il en manquait, on colorait les parties restantes avec une teinture noire at tout la monda était content et la Messe du matin fréquentée par tout la monde.

000

Pendant mon séjour à Cảinhum, J'ai fait une ordination car j'avais un diacre appelé Quyên dont on avait remis l'ordination sacerdotale aus calandres, le soupçonnant d'être lépreux. Originaire de Saïgon, il est venu à noi comme la * Refugium peccatorum ". C'était un brave type, un peu nerveux mais de bonne conduite at comme J'avais besoin de prêtre, je l'ai fait examiner par des médecins vietnamiens qui pratiquaient la médecine ancestrale t décoction de diverses plantes« Ils m'ont assuré que le diacre Quyên ne présentait aucun signe de la lèpre. Ja lui fis commencer une semaine de retraita at la dimanche qui suivit, a la Messe solennelle, Cảinhum vit una ordination... avec un évêque ayant un roseau couvert de papier d'argent comme crosse et mitre de papier en tête Ce prêtre, ordonné sous le régime communiste, vit encore et se porta bien.

Je lui donnais, quelques Jours après la prêtrise, un ministère un peu exceptionnel, celui d'assister su dernier moment d'un type condamné â être fusillé par une troupe française qui faisait un raid à Cảinhum et qui l'avait arrêté, lui connu pour avoir dénoncé des vietnamiens francophiles et, de ce chef, tués par les communistes« La pauvre néoprêtre ne put refuser ce ministère. Il confessa le condamné (un ax-

religieux !),lui donna le viatique mais forma les yeux quand il entendit 1« chef du peloton criar : • Attention et feu ! ". C'était, pour lui aussi, un début de ministère.

De Cainhum, Je rayonnai« dans tous les coins de mon diocèse, non pas par vaux et pnr monts, mais partout en barque, où l'on mange, où l'on dort, où les chrétiens rament Jour et nuit pnr équipe« sur ce réseau da rivières, filles du grand Mékong, qui sillonnent tout «m diocèse. Mes prêtres me recevaient au débarcadère. Mais cotte absence de Vinhlong fit rasuvilse impression auprès des Soeura françaises qui me taxèrent de communiste...

Quand la France réussit â pacifier la Cochinchine, en forçant les communistes à rentrer dans leurs repaires - ils n'avaient que des sabres et des bambous pointus en guise de piques et très peu de fusils - Je rentrais à Vinhlong. Les pauvres soeurs ne voulurent pas aller à l'évêché me saluer. Mais, petit à petit, voyant que Je ne leur gardais pas rancune et, surtout, constatant que ma façon d'agir avait sauvé la vie de leurs consoeurs qui travaillaient dans les campagnes tandis qu'elles-mêmes (une minorité) vivaient tranquillement & Vinhlong et à Bantre, car les communistes respectaient leurs consoeurs appartenant à mon diocèse tondis que celles dépendant du diocèse de Saigon, dirigé pnr un évêque français, étaient reléguées, par les communistes, dans les forêts, souffrant mille morta à cause de la pénurie des vivres, des habitations, sans prêtre ni consolations...

En passant, J'ai parló des Soeurs Amantes de la Croix, du couvent de Caimon, plus de ZOO soeurs ; celui de Cainhum, une centaine. D'où venaient ces soeurs f Depuis les premières conversions au christianisme faites par les missionnaires jésuites, un bon nombre de femmes, non seulement de condition ordinaire, mais quelques dames de la Cour impériale, se consacraient au Seigneur. Cette dédication était déjà pratiquée pnr les bonzesses. Quand apparurent les premiers vioaires apostoliques nu Vietnam, dont Mgr de Lamothe-Lambert, du Séminaire des Missions Etrangères de Paris, celui-ci rassembla oes vierge« en communauté et leur donna un règlement de vie. Mais, peut-être, sous-estimant la valeur de ces néophytes, 11 ne leur permit pas d'émettre les trois voeux de religion t pauvreté, chasteté et obéissance, quoique pratiquement, ces âmes pratiquaient la pauvreté matériellement plus rigoureuse que les moniale« des vieilles chrétienté«, la chasteté et l'obéissance envera leurs supérieures, ayant meme un temps de noviciat*

Cette manière de vie dura troia siècles et ne cessa que peu avant le Vatican II. J'ai eu le privilège d'introduire ees voeux aux Amante« de la Croix de mon archidiocèse de Hué, après un sérieux noviciat sous la direction des Mères Augustiennes de Dalat. Certes, si elles res**»

taient sans voeux, l'évêque pouvait leur confiar toutes sortes da besognes, mais ellas n'étaient - strictement - paa las épouses du Christ

000

Le terrain acquis pour la Petit-Séminaire était suffisamment spacieux pour bâtir un hôpital à un étage at une maison pour le médecin. Ce médecin s'appelait la Docteur Lesage. Il avait servi dans les troupes françaises envoyées pour rétablir la doalnatlon française renversée par les Japonais. Lesage n'était pas catholique pratiquant mala était très charitable. Au lieu da rentrer an France, il préféra restar au Vietnam où un médecin était un« Providence pour les habitants. A Vinhlong, nous n'aviona qu'un« infirmerie. Lesage m'a contacté, j'étais très content de l'avoir. Delà venait la construction de l'hôpital et de la maisonnette du Docteur. Leaege ne faisait payer que eaux qui le pouvaient ; pour les indigents, il les soignait gratis. Il se plaisait si bien au Vietnam, qu'il se fit naturaliser vietnamien. Pauvre docteur, 11 n'avait pas prévu la triomphe du communisme ni son arrestation et son envoi dans les camps de rééducation... Etant vietnamien, la France ne pût la reconnaîtra comme sien et le libérer des griffes marxistes...

Quand le Séminaire St-Sulpice de Hanoi dût évacuer le Tonkin, tombé sous le joug communiste, pour se rendre avec plus de 50 grands séminaristes en Cochinchine, voyant leur embarras pour loger et continuer las cours, J« leur offris oet hôpital posai« séminaire provisoire me souvenant que j'avais été l'hôte de St-Sulpice à Paris quand J« préparais ma licence à l'Institut Catholique et logeais à 1P Maison des prêtren, rue Cassette. Les Pères sulpiciens étaient très prudents. Quand ils purent aller, avec leurs séminaristes, i Saigon où ils trouvèrent une installation, nos relations furent interrompues car ils pensaient que des relations avec le frère du Président do la République seraient mal vues par les Autorités du Vatican« sous Paul VI qui, berné par le franc-maçon Cabot-Lodge, était persuadé que notre famille persécutait lea bonzes bouddhistes. Etrange erreur, ear les bouddhistes vietnamiens ont déclaré, publiquement, que jamais un gouvernement n'avait subventionné leurs oeuvres comme le gouvernement Ngô-dinh-Diem. Le même franc-maçon n'était pas étranger à l'assassinat de mes trois frères : Diêm, Nhu et Câ.

Conce les élèves du Petit Séminaire allaient achever leurs huit années d'études secondaires t latines, françaises «t vietnamiennes, J'ai dû bâtir un grand séminaire pour Vinhlong. La Providence m'aida. Je trouvais un terrain, qui était alors un« rizière de plus de S hectares, aux portes de Vinhlong, sur la route principale qui conduit

•ers le tone de Mỹ-Thuân. Co bao mène à l'autre ri-»« où passe la grande route vers Mytho et Saïgon.

La première chose à fâire était d« combler le terrain sur un« surface suffisante pour supporter des bâtiments «n du* du grand séminaire. Pour cela, 11 fallait délimiter le périmètre des constructions, puis creuser d«a étangs sur un« autre parti« du terrain acheté, la terre de ces excavations servant d« remblais et les étangs, ainsi créés servant d« viviers pour l'élevage des poissons, ceux-ci nourris par les restes de *lu* table des séminaristes et, surtout (J'ai quelque honte à le dir« 1) par les déchets humains dont ils sont très friands. Sur ces étangs furent donc construits les W.C. du séminaire...

Cet élevage est chose commune en Cochinchine. Du Cambodge arrivent des Jonques contenant dans leurs flancs des alevins, si petits qu'il fout des filets comme des moustiquaires, aux interlices minuscules, pour attraper oes petits poissons. On achète le contenu d« quelques jonques, on ‘x déverse dans les étangs ce* alevins qui grandissent très vite ; après doux ans, ils pèsent plusieurs kilos, surtout lors-qu'ils sont nourris avec les déchets humains« Avant de les vendre, on les fait jeûner pendant un mois «t leur chair est excellente. Dans les écoles des paroisses,,il y a toujours un étang à poissons et la vente de ces poissons aida à payer les enseignants« Du rest«, pourquoi se scandaliser : nos plantes, nos salades vivent de déchets animaux, c'est-à-dire du fumier. Or, chez nous, on n'avait pas d'argent pour acquérir des engrais synthétiques et chimiques - qui, souvent, pro-duisent des légumes et des fruits sans saveur. L'Ecriture Saint« nous dit, le jour des Cendres t " Rappelle-toi, 8 Homme, que tu «s poussière et, en poussière, tu retourneras. "

Ce séminaire aura un destin assez flatteur, car de grand séminaire de Vinhlong, 11 deviendra séminaire régional pour le Centre Cochinchine et, enfin, réquisitionné par les communistes.

ooo

Racontant ma " sécession " à Cainhum, J'ai dit que le grand séminaire d« Saigon s'oit replié là pour échapper â l'étau des communist«» qui harcelaient la capitale du Sud. Les bâtiments qui abritèrent alors ce séminaire appartiennent à la communauté des Catéchistes, religieux ayant les trois voeux. Le fondateur de o« couvent, dont les membres servaient le diocèse de Saigon et celui d« Vinhlong, était un saint homme, le Père Boismery, des Missions Etrangères de Paris. Quand j« l'ai rencontré, 11 était perclus de rhumatismes «t s« voyait presque

plus. Il allait bientôt mourir. Après lui, un vieux Père vietnamien devint supérieur du couvent, sans autre aptitud« qua cella de pouvoir célébrer la Messa tous lea jours pour les novices, leur donner des instructions, car une fois profès, cea religieux vont partout où on les eppelle pour catéchiser les néophytes. Or, ce père supérieur ne connaissait pas les caractéristiques de la vie monacale. Ainsi, par exemple, pour le voeu de pauvreté, les religieux - là où ils travaillent-souvent, ont besoin de permissions pour acquérir certaines choses d'où exemptions contre la pauvreté. Ils devaient alors écrire au P» Supérieur, exposer les raisons pour lesquelles ils demandaient une dispense. Or, le manque service de la poste qui existe dans les villes était inexistant dans les campagnes et il fallait reoourir aux occasions : des voyageurs se rendant à Cáirhum, un très petit bourg. Le F. Supérieur imagina alors cette solution t les religieux qui rentraient à la Maison-mère pendant le mois de vacances d'été, recevraient - av»nt de repartir en mission - du P. Supérieur un lot, par exemple, une vingtaine de dispenses sur la pauvreté. Ainsi, qu»nd, dans le cours de l'année, ce lot serait épuisé, le religieux demandera un autre lot.

Mais former des religieux, sans vivre leur vie, sans connaître les caractéristiques de la vie religieuse, était une gageure. Il fallait y remédier. Il fallait que ces religieux puissent diriger leurs novices, il fallait que un ou deux de ces religieux puissent être ordonnés prêtres pour assurer la Messe et confesser leurs confrères. Je me mis à l'oeuvre. J'en choisis trois que la communauté, par vote secret, estimait les plus doués pour remplir le rôle de supérieur. Moi-même me fis leur professeur en théologie et ainsi J'ai pu ordonner le premier prêtre sorti de la communauté des Frères de Cáinhun. Plus tard, de Jeunes religieux ont été envoyés en France faire des études littéraires, scientifiques, philosophiques et théologiques pour assurer la survivance de eette Congrégation si nécessaire et si méritante. Le Saint-Siège a approuvé ma manière de faire.

o o o

Après avoir remédié aux déficiences dont le nouveau diocèse de Vinhlong me semblait souffrir, Je portais mes regards vers le côté matériel. Oui, nous possédions des rizières, surtout dans l'Ile de Cô-chiên et dans le delta de la province de Bentre. Certaines paroisses étaient nanties de bonnes rizières, nais la plupart ne possédait rien. Or, il me paraissait devoir résoudre ce problème : que chaque paroisse soit " self-suffisant" pour ses besoins normaux, que le curé

n'ait pas ' recourir à l'évêque ou à aller mendier chez les chrétien« pour avoir de quoi payer les Soeurs dans sea écoles. L'évêque ou la charité publique ne doivent intervenir que dans les cas extraordinaires par exemple : ouverture d'une nouvelle chrétienté, construction d'une école détruite par un typhon ou un incendie. Ce faisant, on n'oblige pas le prêtre à se faire mendiant.

Dans nos régions, il n'y a guère d'autres ressources régulières que le rendement dea rizières. Dono, doter de rizières les paroisses pauvres. Où prendre l'argent pour en acheter ? Dans l'Ouest cochinchinois, il y a le ressource d'aller coloniser des étendues inexploitées mais dans nos vieilles provinces de Vinhlong, Bentre, Sadeo, 11 n'exista plus da " no man's land ".

Après avoir longuement réfléchi, Je m'aperçus que nous avions une source de revenus t la dotation annuelle que la S,C. de la Propag gande attribue aux territoires des Missions. Ainsi, mon évêché reseveit pnr an 3 millions de piastres. Que font, ordinairement, les évêques de cette somme T Ils la distribuent aux prêtres qui en ont besoin, sans compter ceux de l'évêché même, comme les séminaires ou bâtir sa cathédrale.

Pour Vlnhlong, je décidais de laisser une bonne partie do l'allocation annuelle du St-Siège aux paroisses pauvres afin qu'elles puissent s'acheter des rizières. Les curés emprunteraient une somme à 1' évêché et la lui rendraient, petit à petit, Jusqu'à extinction de la dette. De catt6 manière, quand Je quittais Vinhlong, toutes les paroisses étaient " self-sufficient ".

Cela suppose un assez long séjour de l'évêque dans un diocèse. J'ai pu faire quelque chose pour Vlnhlong, parce que J'y restais plus de 25 ans. Il est naturel qu'un évêque ait des idées et les idées de son prédécesseur pouvaient ne pas être les siennes. Le Bon Dieu m'a favorisé en n'oubliant à Vinhlong - de I938 à I960 - Mes deux successeurs ont trouvé un diocèse pourvu de tous les éléments essentiels pour sa vie et même des moyens que ne possèdent pas les autres missions t chaque paroisse pourvue des ressources indispensables.

L'évêque, lui-même, avait de quoi faire de nouvelles fondations car j'avais pu avoir, à Saïgon même, un bon terrain sis sur l'artère la plus fréquentée de la capitale, la rue appelée naguère I Chasseloup-Laubat, où J'ai pu édifier une maison de passage pour nos prStres devant rester quelque temps à Saïgon et une clinique, appelée St-Pierre, qui fournit des ressources à notre mission. Dans cette clinique à 2 étages, deux chambres sont réservées à l'évêque t sa chambre à coucher

avec un bureau pour travailler «t une petit« chapelle aménagée dans 1' autre chambre.

Sur le partie du terrain donnant sur rue, étaient dea appartements construits pnr des particulier«, selon un plan approuvé par l'évêque et dont la propriété reviendrait à la mission de Vinhlong après I5 ans d' usage par ceux qui les ont construits à leurs frais. Comment avais-je pu obtenir ce magnifique terrain, au centre de Saigon, d'un« superficie de pr's d'un hectare T C'est une histoire un peu longue et un peu tragique.

Du vivant de Mgr Dumortier, quand j'allais pour affaires à Saïgon, j'habitais son évêché. Après quelque temps, J'ai vu que c'était peu praticue parce que l'évêché de Saïgon n'avait qu'une chambrette pour les hôtes de passage. Quelques fois, Je ne savais où loger (puisque les prêtres ne logent pas dans les hôtels)• Il était donc nécessaire d'avoir un logis pour moi et pour mes prêtres. A ce moment, l'évêque de Saïgon, successeur ûe Mgr Dumortier, était le Jeune Mgr Cassaigne. Je me présentais A lui et lui demandais de me vendre une parcelle du domaine foncier appartenant <\ la Mission de Saigon, an cette capital*. Monseigneur m'a répondu que c'était chose difficile, ce domaine étant occupé par des locataires chrétiens. Il faudrait les expulser ax ce qui serait mal vu par le peuple.

Ayant pris congé de l'évêque, Je me rendis chez un Père que Je connaissais, le curé de l'importante paroisse de Cho'-quan, et lui exposais nos difficultés. Le curé m« dit : " Peut-être 7 a-t-il un noyer de trouver un terrain en ville, bien situé, mais c'est un vieux cimetière «t il y s encore une douzaine de tombes. Ce cimetière, qui date de plus de cent ans, est actuellement très au dessous de la surfqce de la ville et, dv.rpnt les six mois de la saison des pluies, il deviert un petit lac plein de moustiques. Clôturé par un mur en dur pas très élevé, il sert de latrines aux passants pressés par un besoin car il r.'y a pas de latrines publiques à Saïgon. Mais si l'on arrive è combler ce terrain, â transférer les tombes dans le nouveau cimetière, vous aurez un terrain magnifique, au centre de la ville, bordé de rues dont la rua Chasseloup-Laubat qui est très passante."

Je me rendis & l'évêché et demandais à l'évêque de me céder ce cimetière. Kgr Cassaigne se mit à rire et me dit t " Chargez-vous d« déplacer les morts, ce qui sera un gros problème. Comblez ce lac et Je vous *le* donne gratis. Je l'ai remercié vivement et prié d« m« faire un acte de cession gratuite, après avoir examiné le lieu. Monseigneur répliqua J " Pas besoin d'y aller. Il n'y a que les " maqha-

bies ". Tapez-moi un act» de dossier, vous qui fctes docteur an droit canon et Je voua le signerai sur le champ. "

Une demi-heure après, nanti da l'acte de cession, scellé du sceau de Mgr Cassaigne, Je ne suis présenté au Gouverneur do la Cochinchine, que Je connaissais parfaitement, et lui dis en plaisantant : • Monsieur le Gouverneur, depuis ee matin, je suis doublement votre sujet car je viens d'acquérir une propriété à 8aïgon même où vous avez votre résidence officielle. C'est le cimetière de Choquan sur la rue Chasseloup-Laubat. " Le gouverneur ne dit t " Ça fait bien mon affaire, parce que ce cimetière est devenu l'endroit le plus malsain de notre capitale - W.C. public. 31 vous êtes d'accord, Je vais faire déguerpir loa morts. Vous vous chargerez de combler le terrain au niveau de la ville. tt Je lui dis t " Pour déguerpir les tombes, Je n'en chargerai, mais l'ordre de les faire déguerpir BUTS été donné par vous car les Vietnamiens sont très ohatouilleux quand on toucha à leurs ancêtres." Le gouverneur fit afficher l'ordre d'enlever. L'évêque de Vinhlong fit ramasser las cendres des morts non réclamés et les fit porter dans une petite chapelle, dans le nouveau cimetière.

Donc, diriez-vous ! chose faite. L'évêché de Vinhlong est devenu propriétaire d'un terrain déblayé complètement, valant des millions de piastres et de bâtiments er dur, situés nu centre de la capitale du Sud. Hélas, ce n'ét-it pas fini. Ce terrain est devenu un sujet de litige entre Mgr Cassaigne et Mgr Drapier, notre Délégué-apostolique et moi-même. La raison, en ce qui concerne Mgr de Saïgon ! • Vous êtes m'a-t-il écrit, docteur en droit canon, vous savez donc bien qu'un immeuble qui vnut des millions ne peut changer de propriétaire sans autorl3Ption du St-Siège. Or, l'ancien cimetière do Choquan vaut des millions. Cono, ma donation faite à vous est invalide. Je reprends le terrain. "

Pour le Délégué Apostolique, qui était prié par Mgr Cassaigne de juger le litige entre les deux évêques, la raison de son mécontentement contre noi était ceci I A son injonction de lui envoyer non dossier sur l'affaire du cimetière et raas arguments contre la rétrocession à Mgr Cassaigne. J'ai dû, malgré mon respect et ma gratitude envers celui qui n'avait sacré évêque, répondre t * Hon possumus " car le Délégué n'a aucun« juridiction sur les évêques et le olergé ainsi que sua les fidèles qui s« trouvant dans 1« pays dépendant de sa Délégation. Il n'a que le devoir de référer au St-Siège l'état de sa Délégation. De plus, ni lui ni raoi-mlm« n'avons le temps pour cet échange de vues et encore moins pour lui développer las arguments en ma faveur

Las deux prélats dûrent donc en appeler & la S.C. de la Propagande

Ils étaient sûrs de gagner leur cause. Mgr Cassaigne, durant la retraite annuelle pour le clergé de Saïgon «t Vinhlong réuni au Séminaire de Saïgon, en informa les prêtres retraitants, leur assurant que l'évêque de Vinhlong serait battu à plate couture» Hélas, la retraite se termina avant Noël et, dan« les premiers jours de l'Année nouvelle, comme cadeau du Nouvel An, les deux prélats reçurent de Rome une lettre les informant que l'évêque de Vinhlong avait raison :"car si le cimetière a, actuellement, de la valeur, cette valeur est dûe à la sagacité de Vlnhlong par le déblaiement des tombes. Dans l'ancien état 11 n'avait aucune valeur pécuniaire. •

Caci pour constater combien la connaissance du Droit canonique est utile, et même indispensable, pour un évêque. Autrement, 11 peut violer ces lois au détriment de ses sujets, à moins qu'il n'ait, près de lui, un prêtre ayant fait de sérieuses études canoniques pour le conseiller. Mgr Cassaigne ne prit pas la chose tragiquement t il aval\ voulu défendre les intérêts de Saïgon, il s'était trompé. Sous restio amis comme avant. Pour Mgr Drapier, cet échec sera compté dans le dossier de ses mécontentements contre moi.

o o o o o o o

Mgr Drapier était un Dominicain, pieux, instruit ; il avait été envoyé comme missionnaire du côté de Mossoul, en Asie Mineure, c'était donc un missionnaire capable. Là-bas, il avait été Père spirituel des Soeurs Dominicaines s'occupant des orphelines de oes pays d'Orient où, Ae temps à autre, des haines séculaires - politiq es ou religieuses - se déchaînaient en massacres, d'où oes orphelinats. Le Père Drapier vivait en curé missionnaire, non dans un couvent comme ses frères en Religion, en Europe.Il avait donc cuisinier et domestique. Son cuisinier était un orphelin libanais. Le Père Drapier le. maria à une orpheline des Soeurs et amena le eouple avec lui quand il devint Délégué Apostolique au Vietnam.

La Délégation Apostolique se trouvait alors à Hué, encore capitale de l'Annam (Centre Vietnam). Il traitait ce eouple, qu'il avait connu enfants, comme ses propres enfants. Ainsi, quand il n'avait pas de convives, il prenait ses repas avec ses deux enfants adoptifs. Eux logeaient au-dessus de la cuisine. Le mari faisait les courses pour Monseigneur le Délégué qui lui avait fourni une auto* Sa femme falsali le ménage de la Délégation et tenait l'immeuble bien propre. Quand cet te ménagère devint enceinte, afin qu'elle ait plus de confort, Monseigneur lui permit de s'installer près de lui, dans le palais de la Délégation, ce qui n'était pas conforme au Droit canonique qui inter-

dit la co-habitation das prêtres avec les personnes du sexe, sauf la cas des parenti (mère, soeurs du prêtre).

Au Vietnam, et peut-être an Franca at ailleurs, tout ta sait. A Hué, alors, 11 y avait pas mal de Français dans l'Administration coloniale, ils ne sa privaient pas de plaisanter sur cette co-hab±tation. Ces rumeurs parvinrent aux oreilles des Evêques apostolique« au Tonkin. Ces prélats, par l'expérience acquise de longues années su Vietnam, crurent devoir en parler à leur confrère an Religion. Je ne sais comment leur intervention fat reçue par Mgr Drapier. Ils sa tournèrent vers mol et m'adjurèrent d'intervenir. Ayant réfléchi longuement, j'ai cru devoir en parler secrètement â Monseigneur, qui avait été mon consécrateur, lui relatant las propos de ses compatriotas à Hué. En retour, Monseigneur m'écrivit une lettre terrifiante dans laquelle 11 déclarait que s'il voulait mal sa conduire, U aurait pu le faire du temps de son service militaire... Depuis cet éclat, Monseigneur n'avait plus d'amitié pour moi. Vint l'affaire du cimetière at, enfin, l'affaire de Bao-Dai.

o o o

L'affaire de Bâo-Dai.

L'empereur Baô-Dai devenait de plus an plus impopulaire.

Je ne sais pas pourquoi, Mgr Drapier sa souvint da noi, me convoqua et me demanda de prendre la cause de es débauché Bâo-Dai. Voici les raisons de l'intervention du Délégué Apostolique t St-Thomas d'Aquin, la gloire de l'Ordre dominicain, aurait enseigné que la Monarchie était le gouvernement idéal pour la monda et qae lui, étant Dominicain, se devait d'aider Bâo-Dai. Qu'il ne pouvait la faire publiquement, étant représentant religieux et non pas politique. Il avait donc jeté son dévolu sur moi qui avais quelque influence dans les milieux vietnamiens, surtout parmi las catholiques.

Je lui répondis franchement : " Monseigneur, son devoir comme citoyen est de payer les impôts et d'observer las lois de l'Empire. Quant à l'excellence de la monarchie sur toute autre forma de gouvernement, il s'agit de distinguer quelle sorte de monarchie : absolue t constitutionnelle ? monarchie protégée par un pays étranger ? Sur quelle catégorie de monarchie parlait St-Thomas d'Aquin T Comme évêque je ne peux faire de politique, quelque soient mes préférences. Les Papes, suivant l'exemple des Apôtres, nous font un devoir de ne pas s'occuper de politique.

Cette foi3 encore, Mgr Drapier fut mécontent de moi mais ne pouvait démolir mon raisonnement. J'étais devenu • un drôle de type " pour lui. Il le montra clairement quand, interrogé par les évêques

Hình chụp năm 1940 tại Phú Cam Khung cảnh gia đình họ NGÔ trong thuở vàng son sum họp với đầy đủ 6 vị NGÔ ĐÌNH KHÔI — THỤC — DIỆM — NHU — CẨN — LUYỆN

la fs 11e

Mgrs Lê-hûn-Tu' et Pham-ngoc-Chi s'ils devaient lever des troupes pour combattre las communistes, Mgr Drapier leur répondit t " Faites tout os que vous voulez pourvu que TOUS n'écoutiez jamais Mgr Ngô-dinh-Thue Ce propos fut répété à moi par Mgr Lê-hûn-Tu' qui leva des troupes parmi ses ouailles de Phât-diêm, aidé par Mgr Pham-ngoc-Chi, évêque de Bui-chin. Ils furent battus à plate couture et dûrent se réfugier au Sud-Vietnam. Les activités de Mgr le Délégué Apostolique Drapier ne plûrent pas au Vatican qui le rappela sèchement à Rome. Mgr Drapier en conçut un grand mécontentement et rentra en France, directement,-sans s'arrêter & Rome pour rendre compte de ses activités diplomatiques et religieuses -, accompagné de ses deux enfants d'adoption (les orphelins du Moyen-Orient) et mourut, les ayant à son chevet»

Quant à Bâo-dai, il vit enoore en France, au crochet d'une de sea multiples concubines»

o o o

Ayant pourvu aux besoins spirituels et matériels de mon Vicariat apostolique, Je croyais pouvoir prendre un peu de repos. Je fus alerté par la S.C. de la Propagande, en même temps que les autres évêques du Sud-Vietnam, du désir du Souverain-Pontife de voir surgir au Vietnam une Université catholique dont une des langues officielles serait le Français, afin de former, outre les Vietnamiens, les Cambodgiens et le les Laotiens, naguère protégés français»

Pour répondre à l'appel du St-Siège, l'épiscopat du Sud-Vietnam (celui du Nord ne pouvant pnrticiper à le réunion, étant sous régime communiste), composé d'une majorité vietnamienne avec trois évêques français t celui de Quinhin, de Konhin et un évêque dominicain réfugié du Nord, s'est réuni à Saigon. Tout le monde était ébahi : Faire une Université ? D'abord, avec quoi construire l'Université t Faire appel aux chrétiens T Or, la majorité des chrétiens originaires du Sud est de condition modeste. Les chrétiens (presque un million) réfugiés du Nord n'avaient emporté de là-bas que leur crucifix, une image de de la T.S.Vierge et un ballot de vêtements. C'était le Gouvernement de Ngô-dinh-Diêm qui les aidait à ne pas crever de faim et leur octroyait des allocations mensuelles jusqu'à ce qu'ils réussissant à s« suffira. Donc, demander à ces pauvres affamés des millions pour faire une Université T

Supposons que nous trouvions de quoi faire une Université, où trouver le personnel enseignant t Humainement parlant, il fallait répondre : " Non possumus " au St-Siège. Celui-ci, tout RU plus, nous donnera quelques milliers de dollari américains t une goutte d'eau pour arroser un désert et le faire fleurir. Comme J'étais le doyen,

tout le monda se tourna vers mol. Hol, l'évêque d'un vicariat qui venait de naître et qui commençait seulement *i* vivra d'una façon normale... Faire une Université T Je savais ce qu'était une Université, soit à Rome, soit à Paris. C'était tenter la Bon Dieu, lui demander un miracle : ce serait une vraie création, comme on le dit en Latin : "Ex nihilo sui et subjecti ". Cela veut dire : Susciter du néant un nouvel êtra. Mais le St-Siège le veut. Le St-Père, représentant Dieu, le veut. Les Vietnamiens sont des gens qui croient en la puissance da Dieu et, toujours, ont été ses enfants obéissants.

Le pauvra Doyen répondit à l'assemblée t " Le St-Siège la veut, cette Université, dono Dieu la veat. Qui, d'entre nous, devra la faire bâtir et l'organiser et la faire vivre et croître f Personne ae répondit à ma question. A mol donc de répondre t " Mes chers collègues, je me jette â l'eau. Priez le Bon Dieu que je ne me noie pas. Pries pour moi. J'ai besoin d'un miracle de Ière elassa I "

On sa sépare, mes oollègues heureux d'être sortis sans perdre une plume, le moindre duvet, tandis que le pauvre doyen reste, seul, â cogiter. D'abord trouver l'argent ! A force de prier, de faire prier, de demander des conseils un peu partout, quelqu'un avança l'idée suivante : " Monseigneur, si vous réussissiez à obtenir la permission d'exploiter une forêt qui se trouve à une trentaine de kilomètres de Saïgon, une forêt avec des arbres séculaires, voua trouveriez facilement des acheteurs J par exemple, les milliers de chinois qui habitant Cholon, à deux pas de Saigon. Ils ne demanderaient pas mieux que de prendre tous les lots de bois que vous auriez fuit couper pour les expédier au marché mondial de Hong-Kong, car le monde entier a besoin de bois. "

Mais voici les difficultés ! Obtenir du Gouvernement le droit d' exploitation, moyennant redevances et surveillance du Service forestier, naturellement. Seoundo : faire une route d'une trentaine de kilomètres, de la forât jusqu'à Saïgon. Tertio t Trouver un bon contretraître qui se chargera du louer des bûcherons assez courageux pour affrontar les bêtes sauvages et surtout 1« communistes, plus terribles que les fauves. Au Séminaire d'Annirh, J'avais appris cette phrase i " Tentare, quid nocet T Essayer pour voir, cela ne fait pas de mal ". Donc, Je me mis â solliciter du Gouvernement de mon frère la permis da coupa. Mon frère me dit : " Adresse-toi à mes ministres • Je ne puis te donrer ce que tu demandes, quoique Ja suis aussi pour la création d'une nouvelle Université, car nous n'en avons qu'une seule, celle de Saïgon qui vient de naître. " (Naguère, il n'y avait qu'une Universi-

té en Indochine française, celle de Hanoi, «t deux lycées, à Hanoi et â Saïgon, sans compter le Collège secondaire de la Providence dont j' ai été le Proviseur à Huế).

Je soumis nus requête au Conseil des Ministres. Le vice-président engagea ses collègues à m'octroyer le permis de coupe, vu l'utilité d'une deuxième Université au Sud-Vietnam. Naturellement, je devrais p payer ce permis au Gouvernement et se soumettre aux inspections des forestiers.

Pour diriger l'exploitation, la Providence suscita un homme très débrouillard; ancien étudiant en France, il avait étudié le Droit et travaillait comme greffier d'un tribunal. Il se présenta à moi et m' assurait qu'étant catholique, il désirait collaborer à l'ouverture d' une Université catholique et ne demanderait aucune rétribution ayant une fortune personnelle. Cet homme vit encore, réfugié en France. Je ne veux pas dire son nom car, d'une part, il m'a très bien servi. U savait trouver des bûcherons, traiter avec le Service forestier, affronter les bêtes sauvages qui pullulaient dans cette forêt de plus d'un millier d'hectares, composer - peut-être - avec les guérilleros communistes ; il savait aussi se servir, sans doute. 3nfln, réfugié en France, il m'escroqua 3 millions de francs, sous prétexte d'une bonne affaire » aller en Extrême-Orient, acheter des chevelures de

car

femmes pour les revendre â une société américaine,/les femmes européennes et américaines auraient besoin de postiches... Il me montra des lettres d'acheteurs éventuels, français et américains. Je les soumit i des experts français : tous étaient d'accord que le projet était intéressant, qu'on pouvait y aller «ans crainte. Or, c'était un coup de Jarnac. Cet homme prit les 3 millions de francs d'alors et plongea dans la Bnbylone qu'est Paris et J'ai su, plus tard, qu'il a employé cet argent pour monter un restaurant vietnamien. Je lui souhaite bonne chance.

Son aide m'avait permis de bâtir l'Université, de lui assurer des rentes annuelles en achetant les meilleurs bâtiments de Saigon, vendus à perte par les Français qui fuyaient le Vietnam du Sud qui allait,(selon l'opinion des étrangers) tomber sous la coupe des communistes du Mord. J'avais l'intention de donner, à celui-là, la librairie Portail, 1» meilleure de Saigon, qui valait plusieurs millions, comme récompense pour ses années d'activités au service de l'Université. Nous sommes dono quittes : ees 3 millions, qu'il m'a escamotés, ne valaient pas l'ex-librairie Portail. J'effaçais son nom de mon testament.

Je m'attaquais bientôt & la deuxième difficulté t faire une routa

convenable de la forêt à Saigon. Problème facile t des chrétiens du Sud, assez riches, m« prltèrent de quoi acheter un bulldoser. En quelques mois, j'aus une bonne routa da SO kilomètres, m'appartenant, juste à temps pour écouler la première expédition du beau bois de ma forât.

De temps à autre, le gérant de l'exploitation de ma forêt, qui était aussi un grand chasseur devant le Seigneur - son nom est Kham-quang-Lôc - m'envoyait le butin de ses chasses i Tinhlong t quartiers de sanglier, bois de eerf... Nous avions bien quelques difficultés avec les gnrdes forestiers habitués i faire payer leurs expertises, mai c'est compris dans les comptes...

Ces gardes étaient stimulés, secrétenent, par le Ministre de 1' Agriculture et des Fôrets, un païen qui détestait les catholiques mais n'osait montrer trop son anti-catholicisme de peur d'être dénissionné pnr le Président, mon frère. Pour moi, je faisais comme le singe qui bouche ses oreilles et ferme les yeux. Pourquoi se gendarmer contre les coups d'épingle T Pourvu que l'Oeuvre du Seigneur avance... Or, le Seigneur pousse puissamment le chariot. De la forât exploitée, j'ai ramassé assez d'argent pour bâtir une Université à l'américaine et acheter les grands bâtiments & Saigon (comme je l'ai mentionné plus haut) mis en vente pnr les Français devant oe qu'ils considéraient comme imminente une promenade militaire des hordes communistes du Kord de Hô-chi-minh vers le Sud et qui balayraient comme fêtus de paille la République de mon frère. Donc, sauve qui peut.

Ces bâtiments, convertis en de vastes rez-de-chaussée, dont chaqu M^2 sera loué, à prix d'or, aux vendeurs, surtout chinois, e t dont les étages seront convertis en appartements de luxe loués, en dollars US, aux officiers américains qui commandaient les Forces U.S.A. en Indochine, rapportèrent suffisamment pour l'entretien des bâtiments de l'Université, pour payer les professeurs et les employés. Ainsi, 1' Université de Dalat était, peut-être, l'unique au monde à s'être " self-sufficient • et à pourvoir de bourses les catholiques trop pauvres pour couvrir leurs frais de nourriture et de scolarité. Au lieu de faire vivre, comme ailleurs, l'Université par leurs aumônes, les catholiques étaient nourris, hébergés, gratuitement, par l'Université.

Où situer cette Université ? Le Sud-Vietnam e un olimat tropical, pénible pour le travail physique et surtout intellectuel, durant las 6 mois de la saison chaude car, pratiquement, 11 n'y a que 2 saisonal saison des pluies et saison chaude. Saison des pluies, octobre à Mars. Saison sèche, avril à septembre. Kn Cochinchine, la saison sèche est

tempéré« par un violent mais bref oraga dans l'après-midi. Pour pouvoir étudier commodément, il faudrait climatiser tous les bâtiments, ce qu'ont fait les Américains travaillant au Sud-Vietnam, mais les Vietnamiens ne possèdent pas les dollars...

Heureusement, au Sud-Vietnam, se trouve un plateau/quasi I.000 m. d'altitude, découvert par un français, le Dr Tersili, à I00 kmètres à peu près de Saigon, que l'on peut atteindre en moins d'une heure par avion ou une demi-Journée de camion par une route de montagne. Ce plateau, où poussent les pina, où le climat est un printemps perpétuel, où les fleurs et les légumes des pays tempérés poussent à foison, où des cascades déversent une eau limpide et fraîche, où un petit lac offre de l'eau buvable et des poissons, se nomme Dalat.

Là, étudier serait un plaisir et les sports se pratiqueraient facilement. Le site fut dono choisi par votre humble serviteur comme siège de la future Université. A oette époque, le terrain ne coûtait pas trop char et je m'empressai d'en acheter des lots considérables en vue des futurs agrandissements. Or, là où J'allais bâtir, se trouvaient déjà des bâtiments en dur qui avaient servi d'école pour les enfants de troupe français. La France, selon les accords, avait remis ces bâtiments au Gouvernement de mon frère le Président. Celui-ci, prié par moi-même, au sujet de l'acquisition de ces bâtiments, m'a suggéré de m'adresser Â l'ambassadeur de France au Vietnam. Celui-ci, pressenti par moi, a émis le voeu que ces bâtiments fussent attribués à uro institution qui enseignerait la langue française, en souvenir de la France. Le voeu de la France concordait avec celui du St-Siège qui nous avait der.andé d'ouvrir une institution universitaire dont la langue fût la langue française coraran« aux Vietnamiens, aux Cambodgiens et aux Laotiens.

Je reçus donc comme cadeau oes beaux bâtiments, ainsi que quelcues petites villas à l'entour qui avaient hébergé las instituteurs des enfants de troupe. Ces bâtiments, avec quelques réparation!, constituaient le berceau de l'Université. J'achetais las terrains autour de ce noyau, soit plus de dix hectares pour l'Université, sans comptpr d'autres centaines d'hectares pour les agrandissements futura.

Avec un terrain spacieux, avec l'argent fourni par l'exploitation de la fôrêt, il était naturel que J'adoptasse le concept américain pour édifier non Université : des bâtiments séparés, tout au plus d'un seul étage, pour chaque matière d'enseignement, une vaste pension pour loger las étudiants dans l'université même, une belle chapelle avec un clocher surronté d'une croix, édifié« sur une éminence et, ainsi aper-

que par tout Dalat, près de la chapelle, un terrain pour le séminaire universitaire et aes professeurs, les Pères jésuites, qui amèneront leurs clercs Jusqu'à la licence en théologie, une maison pour les religieuses envoyées par les diverses congrégations, une pension pour les étudiantes, d*a dilomètres de routes sillonnant l'Université, un camp de foot-ball et d'autres camps pour le hand-ball, etc... le reste est tapissé d'un gazon toujours vert, ombragé çà et là par des arbres magestueux. Le silence régnant partout...

Qui va s'occuper de bâtir eette petite cité T J'eus encore la chance de trouver un bâtisseur, un prêtre belge d'extraction allemand«, diplômé ingénieur de l'Université de Bruxelles où/avait professé son pèrs, un athée. Car mon futur collaborateur n'avait pas connu le Bon Dieu Jusqu'à 20 ans. *A* cet âge, le Bon Dieu lui donna ainsi qu'à sa soeur la grâce de la conversion. Une conversion chèrement payée car son père, outré de voir son unique garçon passer au catholicisme, jeta aes effets par la fenêtre de son logis et le chassa de la maison paternelle pour toujours. Le garçon se fit missionnaire dans la Congrégation fondée par le célèbre Père Lebbe - celui qui, comme vicaire-général de Pékin, préconisa la remise des pouvoirs épiscopaux aux Chinois, fut expulsé de sa congrégation et alla fonder une petite congrégation chinoise des Petits-Frères et la Société missionnaire ayant pour but de se mettre au service des évêques indigènes.

Mon futur collaborateur, ordonné prêtre, fut envoyé à Phat-Diém, au service de Mgr Lé-hun-Tu' { le futur général en chef de/s l'armée catholique dans la guerre contre les communistes). Là, le prêtre-ingénieur lnstnlla l'électricité dans la petite ville de Phat-diêm, enee seigna les mathématiques aux séminaristes. Après la fuite de son évêqu vaincu par les Rouges, ce Père belge demanda mon hospitalité. Je le nommais professeur au petit Séminaire où, malgré son ignorance de la langue vietnamienne, il réussit à expliquer les théorèmes géométriques et algébriques à ses étudiants*

Le Père Willich (c'est son nom),comme adulte converti et vacation tardive, avait un caractère très dur; 11 était difficile à vivre nais 11 avait une sympathie pour le Président, mon frère Diem, et pour moi. Il nous est resté toujours fidèle dens les épreuves et dons ses propres épreuves, aequelles de son caractère très entier. Ce fut donc lui qui bâtit les divers immeubles et la chapelle de l'Université, fit réparer les potitos villas autour de l'Université. Il le fit avec économie. Il eut un peu de chagrin quand il apprit qu'il n'était pas nomm recteur da l'Université. Je n'ai pas pu le faire, c'eût été contraire à l'esprit du St-Siège et à l'esprit de sa Congrégation oui avait été

fondée ppr le saint Père Lebbe pour aider le clergé et non pas pour le dominer.

Les bâtiments achevés, 11 prit congé de moi et contracta un engagement «vac les Américains venus au Vietnam pour l'installation de l'électricité, le forage des puits et d'autres projets utiles à notre pays. Mon frère, le Président, lui accorda une importants décoration, lui paya un voyage aller-retour pour se rendre en Belgique voir sa soeur et se reposer. Après l'assassinat de mes frères, 11 regagna l'Europe et est, actuellement, en France curé d'un petit centre ouvrier.

Il a toujours la nostalgie du Vietnam mais ses démarches auprès des évêques qui l'ont connu, comme Mgr Tham-ngoc-Chi Lieutenant de Mgr Lé-hûn-Tû n'ont pas abouti. «Je n'ai pu rien faire pour lui car les Américains obligèrent les Gouvernants du Sud à me fermer la rentrée dans ma patrie car J'étais considéré comme un pacifiste, contre la guerre fratricide entre le Bord et le Sud. J'ai eu, quand même, le plaisir de 1» rencontrer en Belgique où il me présenta à sa soeur, épousa d'un grand industriel. J'ai passé quelques Jours pour me reposer dans i» résidence d'été de cet industriel.

A propos de la Congrégation pour l'aide au clergé indigène, créée pqr le Père Lebbe, Je crois qu'il me faut parler du Père Raymond da Jagher, un belge lui aussi, mais d'un caractère diamétralement divers de celui du Père Willich. Il a été très apprécié par mon frère le Président. Il avait été au service des évêques chinois, fut emprisonné par les communistes de Mao-Tsé-Tung et écrivit un beau livre sur ses cachots puis, relâché, 11 se mit ou service du cardinal Tupia à Formose. Dana l'entretemps, il vint à Saigon où, avec l'aide de mon frère, il ouvrit une école pour les chinois. Le Père de Jagher parle, écrit le chinois comme sa langue maternelle. Il parle l'Américain et, actuellement, passe son temps à fa re des conférences en faveur des catholiques chinois sortis du pays et aussi pour l'aide aux Vietnamiens réfugiés en Amérique et ailleurs. C'est un missionnaire fidèle à l'idéal du P. Lebbe.

ooo

Maintenant, 11 me fallait organiser les études de l'Université. Pour commencer, nous allions ouvrir les Facultés de Lettres, puis les Facultés de Sciences, celles qui ne demandent pas beaucoup d'appareils dono : philosophie, Histoire, Langues vietnamienne, française, anglaise, Mathématiques, sans compter la Faculté de Théologie et de Philosophie sous la direction des Pères Jésuites*

Les professeurs étaient reorutés parmi les missionnaires ou religieux européens se trouvant en Cochinchine, des professeurs de l'Uni-

versité de Saigon, pour la plupart non catholiques, tenaient dos chaires dans notre Université» En prenant l'avion, ils pouvaient joindre Dalat en moins de trois quart d'heure. Après leurs cours, ils se reposaient au frais dans le climat printanier et l'atmosphère très agréable de Dalat, prenaient leur repas avec le« Pères de l'Université et rentraient & Saigon après un week-end reposant. Ma forêt me permettait de leur offrir un cachet rémunérateur. Comme Je ne pouvai • résider en permanence à Dalat, Je pris le titre de Chancelier de l'Université, entouré d'un conseil de quelques évêques, dont Mgr Hiân, évêque de Dalat, mon ancien élève au Grand Séminaire de Hué, et Mgr Piquet des M.E. da Paris, évêque de Nhahang. Je nommais recteur de l'Université, le Père Thiên, que J'avais envoyé en Frnnoe prendre ses titres universitaires.

Donc, la miséricorde du Seigneur m'a portais de réaliser ce projet qui avait été considéré comme utopique quand le St-Siège noua 1' avait proposé. Plus de I5 années ont passé depuis sa fondation. Je suis exilé en Europe. On n rtté ces I5 années d'existence par des fêtes grandioses qui virent les évêques du Vietnam-Centre et Sud réunis avec dea représentants du Gouvernement de Saïgon (pas encore tombé dans les griffes dea communistes), le St-Siège a envoyé un message d'éloges, plusieurs discours ont été prononcé« t On a seulement oublié le fondateur de l'Université car son nom ne plaisait pas au Vatican actuel ! Tout est bien qui finit bien. J'ai fait l'Université pour obéir au Vatican d'alors. Dieu m'a aidé. A Lui tout honneur et toute gloire dans les siècles et des siècles. Amen.

o o o

Après le départ de tfgr Drapier, nous avons eu un Délégué Apostolique irlandais : Mgr Dosley, ancien Procureur des Missions Irlandaises (et ensuite des Australiens) de Saint-Columban. 11 a été choisi et dut apprendre le Français pour communiquer avec nos missionnaires, no« prêtres et nos Autorités. Mgr Dosley est un saint homme (il vit encore) mais n'a jamais connu auparavant le Vietnam qui, alors, était sous le régime français. Il ne réalisait pas la menace des communistes de Ho-chi-Minh.

Nous avons eu des différants entre lui et mol. Il me traitait de défaitiste quand Je lui ai proposé de prendre des précautions pour minimiser les dommages si jamais les communistes avaient le dessus. Par exemple : faire traduire tous les manuels de philosophie et de théologie, emnloyé« dans nos séminaires, en vietnamien ; prévoir des caches pour le vin de Messe, car la vigne qui pousse au Vietnam ne donre pas du raison propre â faire du vin de Messe ; ne pas publie

la nom das nouveaux prêtres ; demander au St-Siège la faculté pour chaque Evêque de nommer un ou deux successeurs, sans an demander l' autorisation au St-Siège, an cea da ruptura da communication avec la Vatican, ate... Mgr Dosley, se confiant aux diras optimistas da l' Armée française me taxait da pessimiste. Il fut surpris par la vague des communistes & Hanoi at devint leur prisonnier pendant das moia avec son secrétaire, un prêtre de Saint-Colomban, «on compatriota« Il ne fut relâché, à bout de forces physiques et morales et emporté sur un brancard dans un avion pour rejoindre l'Europe. Après usa longue convalescence, an ma rencontrant exilé à Roma, il m' a dit, humblement : • Monseigneur, tous avez au raison sur toute la ligne."

Je n'étais ni prophète ni devin, mais prévenir ne fait pas da mal, tandis cue sa laisser, par négligence, prendre au piège ast impardonnable. Actuellement,le StSiège a dû permettre aux évêques du Vietnam d'avoir un ou deux évêques auxiliaires dont un coadjuteur de leur vivant.

Après Mgr Doslay, nous avons au d'autres Délégués Apostoliques tels Mgr Brini, actuellement Secrétaire da la S.C. Orientale, Mgr Caprio, qui a pris la place ds Mgr Benelli créé Cardinal da Florence.

Mgr Brini était délégué Apcstoliqua quand la St-Siège a établi la hiérarchie au Vietnam, car auparavant, les Evêques n'étaient que vicaires apostoliques. Kgr Brini était donc chargé d'aliar installer les Vicaires apostoliques ¿avenus, alors, ou archevêques (pour Saigon, Hué et Hanoi) ou évêques pour las autres diocèses. Kgr Brini est allé à Hué pour m'installar conree Archevêque puis, trop fatigué pnr notre climat, il me délégua pour aller installer les Evêques appartenant à la sphère d'influence de l'Archevêché métropolitain da Hué. C'est pourquoi je dus aliar à Quinhn, & Kontum at ailleurs pour y installer las titulaires. Mgr Caprio était plus diplomate qua Egr Brini qvi n'avait pas fait l'Acadêmie das Nobles ecclésiastiques où l'on formait les futurs diplomates du St-Siège (là fut formé S.S. Paul VI), tandis que Mgr Brini, une vocation tardive, se fit prêtre après avoir conquis son Doctorat an Droit civil at entra eu Russicum, séminaire nour les Russes catholiques. Il y a appris eatta langue, ea qui lui servit de marche-pied pour être, actuellement, Secrétaire de la S.C. Orientale et futur cardinal, si Dieu lui prête vie.

000

Etant, depuis plus de 40 ans, en relation avec un bon nombre de représentants du St-Siège comme Délégués Apostoliques, parmi les-

quels quelques-uns choisis parmi les missionnaires et d'autres, diplomates de profession, ayant appris le métier à l'Académie pontificale ecclésiastique, Jadis Académie Pontificale des Soties Ecclésiastiques, fondée en I70I, Je crois pouvoir faire cette observation t Quel est le rôle de oes représentants du Saint-Siège T Informer Rome de l'état religieux dans le territoire de la Délégation. Pour remplir ce rôle, les missionnaires de profession me semblent plus expérimentés que de Jeunes diplomates qui n'ont été en relation qu'avec les diocèses, déjà organisés, d'Europe.

La nationalité de ces Délégués, sorti» de l'Académie pontificale, était surtout italienne, 11 y a moins de I0 ana t Italiens originaires du 3ud pour la plupart, là où la pauvreté est la condition normale du clergé. Pour y échapper, il n'y a qu'une porte : celle de la carrière diplomatique où l'on est très vite bombardé préfet et ensuite archevêque { on a la privilège de voir le monde, cnr les diplomates changent de poste au moins tous les dix ans. Ils prennent leur retraite comme Cardinaux et deviennent, souvent, Préfets des S.Congrégations et, quelquefois, Souveraine Pontifs. Donc, la diplomatie mène à tout. Mais est-ce de cette façon quo Jésus a formé ses Apôtres ? Je ne sais que répondre. Ma petite expérience personnelle me dit qu'on pourrait faire mieux pour le bien de l'Eglise.

Je suis arrivé, maintenant, à un tournant de ma vie ecclésiastique. Après 22 ans d'épiscopat, je suis transféré à l'Archevêché de Hué, comme métropolitain, lors do 1P transformation de la hiérarchie du Vietnam, naguère Vicariata apostoliques, en évêchés et archevêchés quoique toujours dépendants de la S.Congrégation"de Propaganda Fidé;" actuellement appelée aussi : S. Congrégation pour"l'Evangélisation des Peuples ".

Pourquoi â HUA, ma cité natale T Or, d'ordinaire, l'Eglise évite de nommer un évêque au gouvernement d'un diocèse où sa famille est originaire. La raison est évidente. Au Vietnam, les anciana empereurs évitaient aussi da nommer gouverneur» d'une province ceux qui en étaient originaires car on aurait pu les soupçonner de favoriser leur famille. Or, à Huế, vivaient encore ma mère, mes soeurs et mes frères Mon ancien professeur, le cardinal Agapanian, Préfet de la 3.C. d« la Propagande m'a révélé la raison de catte exception. " Mon fils, m'a- , -t-il dit, tu aurais dû être l'archevêque da Saigon, mala à Saïgon ! règne ton frire, le Président Diem. Sn devenant archevêque de Saigon, les pouvoirs politiques et religieux auraient été tenus par les mimbres d'une même famille. Voilà pourquoi on t'a nommé à Hué puiaque Hanoi est aux maina des communistes."

lia destinée semble être celle de relevar lea ruines, outre celle de crêer de toutea pièces« soit un évêché : celui de Vinhlong, soit une université : celle da Dalat. Trávail très dur, surtout lorsqu'on doit partir de zéro, mais il y a un avantage t on est libre de faire os qu'on veut. Tandis que relever les ruines, implique le soin de conserver ce qui pourrait encore servir. Or, à Hué, vieil évêché, ai je devais construire un petit séminaire tout neuf, l'ancien séminaire d'Anninh étant dans la zone communiste, le Grand-séminaire de Phu-xuân, vénérable immeuble datant quasi de IOO ans et contenant, jadis, tout au plus une trentaine de clercs, devait être agrandi pour reoe-voir à la chapelle, dans les salles de cours, au dortoir, plus d'une centaine de grands séminaristes appartenant à Hué et aux évêchés dépendent de l'archevêché métropole. Heureusement, le terrain ne manquait pas.

Le diocèse de Hué, conn par le renon de son clergé, doete et pieux, était le plus pauvre du Vietnam« La raison ? la persécution, qui a duré plus de 200 ans, avait fait main basse sur toutea lea propriétés des diocèses et des paroisses du Vietnam* Quand la paix religieuse fut établie par la conquête française, la gouvernement vietnamien dût octroyer aux Missions catholiques des indemnités pour la destruction des églises et autres établissements catholiques. Les Missions employèrent oet argent toit à l'achat de rizières, toit i la construction d'églises. A cette époque-là, Hué avait un évêque venu de la Cochinchine, Mgr Caspar, on alsacien dea M.E.P. Or, en Cochin-china, la Mission subsistait grâce aux rizières. Ce prélat voulut dont appliquer la même politique qu'à Saigon tt fit l'acquisition de rizière-rea avec les indemnité* affeetéea au diocèse de Hué. Or, la situation des rizières à Hué était tout à fait différent« de celle de la Cochin-chine où il y avait de bonnes rizières et a meilleur marché. Tandis qu'à Hué, il y a peu de rizières et surtout peu de bonnes rizières. Les agents, employés par l'Evêque pour l'achat des rizières, n'étalant pas tous honnîtes. L« résultat fut tragique t os acquit à, prix d'ar-gent des hectares de sable ou des rizières sensées achetées alors qua leurs vrais propriétaires ne les avaient paa vendues, d'où querelles terribles quand les gens de l'Evêché allaient labourer ces champs... Le désastre était irréparable.

Ja me trouvais devant une situation impossible. Heureusement, mon frère, la Président Diem, m'aidait généreusement et discrétement. Grâceá «as aumônes - dont Dieu seul connaissait 1« nombre - j'ai pu construire un petit séminaire moderne & deux pas de l'évêché et agran-

dir mon Grand-séminaire, réparer la cathédrale tombé« en ruines, moderniser l'évêché pour y recevoir les prêtres da passage, bâtir une maison pour las prêtres âgés.

Un problèma occupa mas réflexions t comment sortir la diocèse de Hué da a« pauvreté. Comment, ainsi qua J'avais réussi 'a la faire à Vinhlong, dotar chaque paroisse da quoi subvenir à sas besoins normaux f Or, jutement & cette époque, le gouvernement da non frère Diem émit una loi agraire instituant des prêts pour la reboisement das terrains inoultas appartenant & das communutés ou i das villages.

Or, dans les provinces da Thûa-Thiâs (Hué) at da Quaîgtri qui constituent mon archidiocèse, sa trouvant des terrains sablonneux qui se vendant pour un prix minime« J'ai dono introduit une requête demandant & l'Etat un prêt de plusieurs millions de piastres pour reboiser oes terrains. Après dix ans, nous rembourserions l'Etat de 1' argent prêté avec intérêts. Je réunis mas prêtres et leur exposai le projet : Si une paroisse, ayant des terrains incultes à proximité, désire un prêt pour cultiver ces terfains, la curé, avec l'assentiment de SA parolase, m'enverrait una requête dons laquelle seraient indiqués la superficie de ces terrains, le montant du prêt nécessaire, la nature des arbres à planter. Après examen par le Conseil de l'évêché et mûre délibération, le prît serait remis au Curé et il commencerait le reboisement. Et plus les ans, a l'époque de la retraite annuelle, 11 référera au Conseil épiscopal de son travail. L'inspection des lieux et des résultats serait faite par les doyens du district at de l'intéressé.

La plupart des curés présentèrent des requite« selon ce schéma. Sur ces terrains sablonneux, un seul arbre réussissait à vivre et â proppérer, une espèce de résineux nommé " filao " par les Français. Il fournit un bols de construction passable, mais c'est un très bon bois pour le chauffage. Il croît très vite et a beaucoup de branches feuillues qui conviennent pour la cuisson du riz et des aliments. Et plus on coupe les branches, plus vite jaillissent d'autres branches... Donc, avec la vente de ce bolo de chauffage» dans dix ans, normalement la paroisse aurait payé la prêt avec les intérêts.

Remarquez que la prêt n'était pas imposé, la curé restait libra de le demander ou non. Dans ce cas, si un nouveau curé désirait cultiver un terrain négligé par son prédécesseur, 11 pouvait introduira une requite auprès du Conseil épiscopal pour obtenir un prêt de reboisement. Cependant, pour plus de sécurité, j'ai imposé au doyenné une responsabilité collective pour la plantation, pour le paiement du prêt, pour l'exploitation da la plantation.

Comme 11 restait on gros reliquat cur le prêt octroyé par l' Etat, avec ce reliquat j'ai acheté un terrain marécageux, donc pen cher, en face de mon évêché et fait construire un grand bâtiment avec chambres à loyer pour les fonctionnaires de l'Etat en service & Hué*.« et une grande plantation de eosotlers et de filaos á Longcô, pour les besoin« de l'évêché.

Grâce à Dieu, oe projet semblait très prometteur. Tout le monde se mit à l'oeuvre et pendant let quelques années passées A Hué, la plupart des paroisses ont réussi à mettre de côté l'argent provenant de la vente des branches de filaos coupées chaque année tandis que le bâtiment édifié sur le marécage« en face de na maison épiscopale, et loué entiÀrement, assurait des revenus stables et assez intéressants â l'évêché.

Hélas, le sort de Hué est de restar pauvre car les Vietcongs (communistes) s'infiltraient partout dans mon diocèse distant d'une cinquantaine de kilomètres de la frontière communiate et les guérilleros communistes harcelaient nos deux provinces, interdisant & nos prêtres de rembourser le prêt au gouvernement de Saïgon. Cette situation fit naître une accusation inimaginable de l'Evêque Diân, que le Saint-Siège avait nommé mon remplaçant au siège de Hué quand j'étais confiné en Europe. Il m'a accusé, alors, d'avoir mis dan« ma poche les millions prêtés par Saïgon pour le reboisement. La S.C. de la Propagande m'écrivit une lettre relatant oette accusation infâme au moment où je rentrais a Rome après avoir enseveli sa nièce, fill« aînée de mon frère Khu, écrasée par deux camions conduits par des chauffeurs américain«. près da Pari«

J'ai aussitôt répondu à la S.Congrégation qu'elle fasse savoir à mon accusateur, primo t Que l'évêque Diân, qui habite dans l'évêché construit avec mon argent propre, demande au Père Procureur de la Mission, qui habite l'évêché, de lui remettre les ducments eoncer» nant les prêts accordés aux paroisse« pour le reboisement. Secondo t Que l'évêque Diên aille voir la grande plantation de cocotiers, do filaos du côté de Langeô. Tèrtio t L'évêque Diân n'a-t-il pas perçu le 107er du bâtiment construit parraoi-même, en face de la maison qu' il habite ? Enfin, que je me réservais le droit de le citer devant le Tribunal de la Rote pour calomnie.

De plus, comme les communications postales entre l'Europe et le Sud-Vietnam existaient encore, J'ai écrit à mes prêtres de Hué, leur reprochant de n'avoir pas informé mon auxiliaire du projet de reboisement. Or, ces prêtres me répondirent qu'il« avaient, durant la retrai« te annuelle, dit & Mgr Diên la vérité spr le prêt gouvernemental : que

l'Archevêque Thuc n'avait jamais TU cet argent ~~[illegible]~~ gardé â la Procure. Mgr Diên m'avait donc accusé de vol, tout en sachant qua e[1] était un« calomnie. Effrayé de ma menace de porter cette affaire devant les Tribunaux romain», Mgr Diên m'a, alors, demandé pardon. Voilà la sincérité d8 cet excellent ami de Paul VI, le pape qui n'a forcé à démission avant le terme légal pour que Mgr Diên aoit nommé archevêque de Huá et puisse mettre en pratique sa politique de la sain tendue aux communistes afin de saper le gouvernement de Saïgon. Et Mgr Diên se servit des millions m'appartenant en propre, sans c'en demander la permission...

0 0 0

Après avoir modernisé le bâtiment qui servait de procure 4 la Mission de Hué, en y installant douches et W.C. dans chaque chambre, et construit des chambres pour accueillir les prêtres malades ou retraités afin qu'ils puissent Jouir des visites de leurs confrères se rendant chez le Procureur ou l'Evêque. Et un bâtiment pour servir de bureau á l'Action Catholique, avec une chambre pour le prêtre chargé de cette notion.

Je pensais alors à construire un« nouvelle cathédrale car l'ancienne, édifiée plus de 85 ans auparavant par l'ancien ouré devenu ensuite vicaire apostolique de Huế, tombait en ruines. Le toit et les charpentes, attaquées par les fourmis blanches (termites) risquaient de s'écrouler au premier typhon.

La nouvelle cathédrale, dont le plan était fait par un Vietnamien nor. catholique, lauréat de l'Ecole française de Rom», était d'un modernisme mitigé. En béton armé, dono résistant aux typhons et aux termites, olle offrirait un lieu décent pour les cérémonies religieuses et assez ample pour plus de 6.C0Û personnes«

J'avais une somme pour acheter les matérieux, tandis que la main-d'oeuvre serait constituée par les paroissiens et paroissiennes de Phû-cam (rom de la paroisse de la cathédrale et ma parolase natale). Donc, main-d'oeuvre gratuite, sous la direction d'experts rétribués. Ja n'ai pu suivre Jusqu'à l'achèvement cette construction et c'est mon successeur, Mgr Diên qui a eu l'honneur de consacrer la nouvelle cathédrale, dans une concélébration avec la plupart des prêtres de l'archidiocèse. A mon départ, l'intérieur de la cathédrale était fait, 11 ne restait plus qu'à édifier la façade.

Comme Je l'ai dit plus haut, J'ai dû amplifier le grand Séminaire da Hué qui devint Séminaire régional pour Hué et les diocèses suffragants de cette métropole, allonger la chapelle pour contenir plus de I00 grands séminaristes - l'ancienne n'avait qu'une trentaine de

places ; la réfectoire, les ialiti de cours, la maison des professeurs durent être aménagés pour la nouvelle destination. Dieu a voulu que je puisse assister à l'achèvement de o« séminaire fcégionaj.

Comme le petit séminaire était dans le territoire occupé par les Communistes du Nord, J'ai trouvé un emplacement en pleine ville ds Hué et J'ai pu construire un petit séminaire pour 300 élèves, en béton armé, avec une belle cappelle, une cuisine avec logement pour les aoeurs cuisinières, un camp de foot-ball. Tout ceci, grand et petit séminaires avec l'argent de non frère le Président»

0 0 0

Je reconte tout ceâi en détail* afin que ceux qui viendront aprèa moi se souviennent du grand bienfaiteur de l'archidiocèse de Hué. Car c'est grâce à sa générosité que J'ai pu achever pendent mon court séjour à Hué, tout ce programme de modernisation. Mon frère n'a Jamais soufflé mot à quiconque de son aide désintéressée, comme il l'a fait pour les constructions de la paroisse vietnamienne de Paris. Sa discrétion, hélas, a été exploitée par le Père Gr'ân qui a proclamé, urbi et orbi, que les bâtiments de cette paroisse avaient été payés de son propre argent. Où l'aurait-il trouvé, lui réfugié & Paris par peur des communistes et asna un sou dana sa poche ? l'on frère ne m'a soufflé mot de cette aide. Je ne l'ai su que grâce à Madame Nhu qui a été témoin de la conversation entre le Président et le P. Gr'ân.

Les prétentions du P. Gr'ân sur la possession de la chapelle et de la cure de cette paroisse vietnamienne à Paris sont sans fondement dono un vol, ainsi que tous les avantages qui lui sont échus, par exemple l'exploitation du restaurant installé au-dessous de la chapelle et fréquenté par de nombreux clients vietnamiens et étrangers.C'est là la source de l'enrichissement de oe prêtre, devenu plusieurs fois millionnaire, qui possède villas et autres restaurants. Hélas, oe prêtre, converti au catholicisme et si pieux naguère, n'a su résister à l'appât de l'or. Devenu trafiquant, il a réussi à faire venir ses frères et soeurs du Vietnam à Paris et toute la famille roule, actuellement, en carosse... Que le Bon Dieu lui accorde le repentir et le retour à la piété de sa Jeunesse...

Durant les quelquea années passéea comme archevêque de Hué, ma vie était bien remplie. Mia au lit vera fi heures du soir, Je me levais de bonne heure pour méditation et messe, ensuite la correspondance. lout était terminé vers 7 heures. J'allais alors à Phûcam porter la communion à ma mère, paralysée au lit par l'arthrose puis Jé rendais BUT les chantiers surveiller la construction.

Vera C heures, J'étais à l'évêché pour recevoir prêtres et dio-

césains désirant me voir. Pour lea prêtres, ils s« présentaient muait d'un papier où étaient exprimées leurs demandes ou leura questiona. Ainsi, je pouvais leur répondra succintement at ensuite leur écrire al la question demandait longua réflexion. Ainsi, lea confrères n' avaientpas à s'éterniser à Hué mais pouvaient rentrer dans leurs paroisses au plus tard le lendemain de leur arrivée à l'évêché.

Tous lea mois, je convoquais le Conseil épiscopal, composé dea pro-vicaires et des chefs dea diatricts pour me fournir tous renseignements sur leurs diatricts.

Une chose me tenait à coeur *t* que mon archidiocèse fut self-sufficient, soit autonome économiquement. Le même problème et le même souci qu'à Vlnhlong. Rome, c'est-à-dire la S.C. de la Propagation de la Foi doit subvenir aux besoins des missions. L'argent vient dea fidèles t associés de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi, de 1* Oeuvre de la Ste Enfance, de l'Oeuvre de St-Pierre Apôtre. Lea deux premières oeuvres suscitées par une chrétienne française de Lyon. Or, quoique encore dépendant de la 3.C. de la Propagande, le Vietnam a eu sa hiérarchie constituée, non plus par les vicnlrea apostoliques, mais par archevêques et évêques. Done, par principe, le Vietnam catholique doit sa suffire à lui-même et laisser lea aumônes dea Couvres pontificales missionnaires aux miasiona proprement dites« Mais, comment fa re comprendre cette notion i nos chrétiens t Comment leur inculquer c«la t

D'abord, en rendant noa paroisses autonomes par le denier du culte. Et pour ce, faire participer noa fidèles à l'établissement du budget de la paroisse. Qua le Curé rassemble ses paroissiens et leur révèle les besoins pécuniaires de la parolase : école, soeurs enseignantes, culte, etc... et la participation de chaque chrétien et chrétienre adulte, chacun d'après ses possibilités. Le devia exposé par le Curé doit être approuvé par les paroissiens. La somme récoltée aera affichée publiquement, la moindre aumône on contribution aera connue de tout le monda ; lea dépenses également connues de toute la paroisse. Or, normalement, il suffisait ft noa paroissiens de se priver, chaque semaine, d'un paquet de cigarettes pour faire marcher leur paroisse...

D'ordinaire, les curés n'aiment pas cette manière de faire ; ils préfèreraient recevoir l'argent sans révéler le détail dea dépenses, tandis que les chrétiens aiment savoir ee que l'on a fait de leurs contributions. Il faut que la paroisse ait m« seule âme. Peu à peu, l'habitude ae prand et chacun sa sent fier de pouvoir s« suffira *i* soi-même. Je ne sala si mon successaur a continué à encourager nos fidèles & faire leur devoir et nos prêtres à partager leurs aouola

la mère

avec laura ouailles, car il est plus commode da na pas rendre compte de la gestion ni d'an discuter pour obtenir l'assentiment dea paroissiens, naia de disposa? da leur denisr à sa guisa*.. La dialogua ast plus pénible que de décider tout par ukases.

A Vinhlong, J 'ai dû toujours talonner mas prêtres pour dialoguer avec leurs fidèles. Or, ee n'est pas condescendance, mais simplement justice que de disposer de l'argent des autres seulement avec leur accord. Unis l'habitude se prend Tita car l'homme ast, quand même, la reflet - bien pila bien sûr... du Dieu, aoa Créateur, qui est touta Justice«

o o o

Mas prêtres da Hué (ma patita patria } sont t ou mes aînés qui n'ont connu comme leur élève au Séminaire, on mes condisciples ou mes élèves au Grand séminaire, ou - enfin - mes cadets dans la Sacerdoce. Ils connaissent mes déficience« mais tous reconnaissent mon respect et mon affection à leur égard. Ils savant qua, comma tout homme, je puis ma trompar, mais ils sont aussi convaincus qua Ja cherchais à faire de l'archidiocèse de Hué au moina l'égal des deux autres archidiocèses (Saigon «t Hanoï).

Intellectuellement et pour la zèle apostolique, ils sont égaux ou plutôt en avance sur les autres diocèses. Economiquement, ils sont pauvres, n'ayant qua las honoraires da la Ste-Masse pour subsister, mais ils sa débrouillant bien pour contertir las païens.

Ils savent que le fardeau qua je leur imposa «at indispensable pour leur bien et celui de leur diocèse. C'ait pourquoi, malgré moa éviction sans raison valable da mon archevêché qui n'a jamais, auparavant, brillé d'un tel éclat que durant las quelques années da moa administration, mes prêtres ma sont restés fidèles, *k* part quelques rares sujets qui formaient l'entourage de mon successeur Mgr Diên.

Ce dernier s'est aperçu, vite, de cette situation et s'est plaignant près du St-Siège de oette désaffection à son égard at croyait que J'entretenais una latente opposition. J'ai dû me défendra, en demandant à la S.C. de la Propaganda, des preuves da mas agissements souterrains* Or, je n'ai jamais écrit autre chose, à mas rares correspondants de mon ansian siège, qua d'obéir *k* leur évêque et qua l'obéissance vaut mieux que tous les sacrifices. L'affaire an resta là. Je n'ai pas A regretter ma conduite envers Mgr Diên, car las membres de mon clergé, réfugiés soit *an* Amérique soit an Europe, après ma longue absence du Vietnam, continuant *k* me démontrer leur affection a mon égard.

o o o

Peut-être s« demande-t-on pourquoi J'ai tenu à avoir un Petit-séminaire à Hué, séminaire capable de contenir 300 étudiants ? C'est qua nos chrétiens da Hué sont pauvres, c'est qua à Hué il n'y a qu' un collège secondaire dont j'ai été la proviaeur at il était payant dono pas abordable i la grande majorité daa catholiques« Les séminaristas qui poursuivant jusqu'au Sacerdoce na sont pas très nombreux, mais ceux qui abandonnent le Séminaire gagnant bien leur via comme employés de l'Etat. Là, ils nous rendent beaucoup da services | ils servent aussi comme leaders de l'Action Catholique» ce qui eat mieux encore.

liais je n'ai pas oublié la question des ««dations tardives t j'ai donné cette consigne à nos prêtres du Séminaire -. accueillir ces jeunea gens avec affection. leur conseiller de finir leurs études là où ils les ont commencées» une fois acquis le baccalauréat. Après ces études secondaires, on les prenait au Séminaire pour leur faire du Latin, uniquement, pendant S ans* ensuite. ils entraient au Grand-séminaire. liais, entre temps, pour qu'ils conservent leur attrait vers le Sacerdoce : les réunir, les jours de congé, au Petit-séminaire pour leur faire partager la vie des séminaristes et leur parler de la vocation. Ce contact, périodique et fréquent, «st indispensable car le Monde les attire et l'état ecclésiastique, à Hué surtout, est peu reluisant au point de vue économique. Est-ce à dire que les vocations tardives sont plus résistantes et donnent de meilleurs prêtres que celles qui parviennent au Sacerdoce par la voie normale des séminairas T Rien ne le prouve. J'ai vu des vocations tardives qui ont flanché, d'autre« qui ont persévéré comme le sont celles éduquées dans nos séminaires.

Un des buts de mon administration & Hué fut celui de faire, de nos religieuses Amantes de la Croix, de vraies religieuses aveo les trois voeux da raligion. Or, Hué possédait 5 couvents t à Dilsan, grande chrétienté de la province de Quang-tài, à Covùn, au chef-lieu de Quang-tri, à Dùong-Son, procinca de Hué. Phûcam, aussi i Hué et Kâbang, dans la province de Quang-binh. Chaque couvent a ses biens, son noviciat, son rayon d'action apostolique, son é«ole. Ce qui leur était commun était l'absence de voeux religieux, et cela depuis leur création au début de l'évangélisation du Vietnam.

Le premier Vicaire apostolique du Vietnam a été mis en présence de quelques associations de femmes vivant ensemble, sans aucun lien religieux. Il leur donna un règlement de vie commune, sans voeux réguliers. Certes, cette manière de faire était commode pour leurs employeurs, c'est-à-dire l'évêque et les prêtres : On pouvait les mettre

à toutes les sauces t aller instruira las catéchumènes, aliar faire la cuisine pour la séminaire, pour les hôpitaux, aller ramasser las récoltas das rizières de la Mission, ato... Kiles sont à la disposition des curés, dos ouvrières avec un salaire minime, des ouvrières travaillant Jours et nuits quand on en avait besoin. Un minimum d' exercices de piété, un,mois de vacances l'année et cela Jusqu'à 1* épuisement ; alors, la Maison-mère les reprend et les ensevelit. Done aucun droit, aucuns défense, un minimum d'instruction religieuse.

Or, la femme vietnamienne est admirable de dévouement, de savoir-faire et aussi d'héroïsme. Peut-être est-elle supérieure à l'homme vietnamien. Les premiers insurgeants contre les envahisseurs du Viet-Bam - les Chinois - Curent les deux soeur« t Trung-trûe et Trung-Nhi. Elles levèrent l'étendard de la révolte, battirent lee ffhinois en plusieurs batailles puis, encerclées par des forces supérieures, elles se suicidèrent an se noyant dans un fleuve. Mais leur exemple fut suivi par no« compatriotes et ceux-ci réussirent à bouter les Chinois hors du Vietnam, après mille ans d'occupation...

Quand J'étais évêque à Vinhlong, nos deux couvants d'Amantes da la Croix, celui de Cai-mon et de Cainhum, avaient - depuis peu - leurs voeux religieux, mais leur emploi par le clergé, dans les paroisses, était abusif. Les religieuses étalent envoyées deux à deux t une âgée et une jeune, done difficile communion. Théoriquement, elles devaient être, toujours, à deux ; pratiquement, souvent, elles se trouvaient seules t par exemple, quand le curé envoie l'une au presbytère prendre quelque chose ou à l'église pour lui apporter quelque affaire. Dono, un curé madré pouvait être"solus cum sola" «veo une Jeune religieuse, qu'il pouvait courtiser ou abuser* Cela est arrivé, non pas souvent, mais bien des fois. A qui se plaindre T La mission de la religieuse dure IO mois, elle ne rentre au couvent que les 2 mois de Juin et Juillet pour a« reprendre.

Juges vous-même de ma perplexité si, en confession, la religieuse m'apprenait qu'elle a eu la Messe et la Communion que rarement, chaque mois, car elle devait rester avec ses catéchumène« dans «a petite paroisse. Or, le prêtre ne dit qu'une seule messe, la dimanche et les Jours de fête, dans la paroisse principale où est sa résidence, Dono, beaucoup de travail, une nourriture peu abondante car préparée par la Jeune religieuse en vitesse et mangée en vitesse ; fréquentation des catéchumènes, non seulement femmes et enfant« mais homme« mûts et jeunes, vigoureux } aliment spiritual très pauvre. Si ces ceeu soeurs pouvaient résister à la tentation* c'était de l'héroïsme.

J'ai donc dû prescrire à nos curé« de payer le voyage des soeurs

afin que, chaque semaine, elles puissent aller & la mess«, s« confesser et communier va« fois, au moins. Sinon, je leur enlevais les religieuse«. Pour l'instruction, j« le« envoyai* (les jeunes)à Saigon chef les Soeurs françaises de St-Paul de Chartres pour acquérir le diplôme élémentaire et, pour celles plus douées, le bravst élémentaire afin qu'elles deviennent maîtresses d'études. Le postulat «t au noviciat Aveo ces pauvres diplômes, elles figuraient comme des académicienne« auprès de nos prêtres qui, en dehors du latin, n'avalent aucun diplôme d'Etat. Dono, elles commencèrent 4 être respectées. St quand j'ai fondé l'Université catholique à Dalat, quelques-unes y sont allées et ont pu prendre un« licence, car la femme vietnamienne est très intelligenta.

A Hué dono, j'ai choisi deux jeunes soeurs dans chaque couvent •t les al envoyées À Dalat, chez las Chanoinesses de St-Augustin qui y ont un collège secondaire. LA, ces religieuses Amantes d« la Croix faisaient un noviciat, comme le font les vraies religieuses et, ensuite, elles rentraient à Hué» Et, depuis« toutes les religieuses, âgées comme Jeunes, ont dû faire leur noviciat et devenir de vraies religieuses, car le noviciat et l'école secondaire sont communs & Hué, dans l'ancien palais du Délégué apostolique.

Ce palais de la Délégation de Hué avait été mis à ma disposition parce que. depuis que le capitala politique était *i* Saïgon, le Délégué avait acquis un siège en cette ville pour être près du Gouvernement civil. fcftlntecnnt, il y a une Supérieure-générale commune & tous les couvents. Elle réside,dans la maison et dispose de la propriété de ma famille où je suis né, avec son Conseil où siège l'une de mes propres nièces diplômée d'une licence acquise â Rome.

Les couvents conservent leur« propriétés mais paient pour l'entre« tien du noviciat et de l'école secondaire communs. Voilà dono une réussite qui est une véritable consolation pour moi.

Le vent de la persécution souffle fort au Vietnam, mais lea religieuses sont bien préparées à tenir tête, comme l'ont fait leurs devancières durant les 200 ans de persécutions. Aucune Amante d« la Croix s'a renié Jésus en foulant aux piada le Crucifix tandis que un prêtre et un séminariste l'ont fait) ce dernier, à l'encontre du prêtre, s' est rapenti de sa lâcheté et a été écrasé sous lee pattes d'us éléphant dirigé p»r les persécuteurs» Le prêtre avait nom de Duyệt et le séminariste t Le Bienheureux Bot. Ceci justifie mon opinion sur la valeur de la femme vietnamienne, unique au monde.

Toutes oes réalisations eurent lieu dans le lapa de temps, relativement court, entre I960 et I968 = 8 ana, dont la moitié passée à

Rom«, d'abord pour participer à la préparation du Concile et, ensuite •n participation au 2e Concile du Vatican. Ce furent lea dernières étincelles de mon activité sacerdotale «t épiscopale. Le rest« de ma vie, c'est une série d'échecs, dont je raconterai le déroulement après avoir décrit mon humble rôle dans le Concile pastoral«

o o o

Le 2e Concile du Vatican est dû à l'initiative d« Jean XXIII, surnommé Le Bon, mais à mon humble avis, ce pape très pieux, très saint, était un faible. Il a avoué e« défaut* A lui, on pourrait appliquer le dicton : Video meliora, deteriora aequor " J'ai voulu ee qui était le meilleur pour exécuter, ensuite, oe qui était moins bon ".

Jean XXIII avait voulu une renaissance de l'Eglise et avait tout un be«m programme 4 cet effet. liais, hélas, U ce pouvait pas ne pas céder aux instances des gens d'Eglise qui voulaient moderniser l'Eglise du Christ avec le Monde moderne qui est " la salo positus ", qui est tourné vers le Mal. Car nous sommes/la génération qui précède " la fin du monde •, où va se dérouler la dernière bataille de Satan contre Dieu t Bataille décisive qui. après diverses péripéties, finit par la défaite de Lucifer et le triomphe final du Christ, par le Jugement dernier.

Satan avait comma armée t le Communisme athée.

Le Communisme du juif Marx a un aspect alléchant t 11 veut le bien du peuple, 11 veut un« plus grande justice distributive, 11 veut détruire le Capitalisme sana Dieu, dans lequel le but unique est le gain individuel par l'exploitation des travailleurs, des ouvriers. Ce qui est louable* Mais son but s'arrête là t le bonheur, le paradis en ee monde. Pour lui, le ciel n'existe pas« Pour lui, la Religion a[1] est que l'opium pour étourdir le peuple que les capitalistes font travailler pour remplir leurs coffre-forts à l'Instar des châtas de chasse entretenus dans le but de procurer le gibier. Dono, il est le direct descendant des philosophes ayant à leur tête I Voltaire. Dono, le mot d'ordi« était t Ecrasons l'Infinte t le Catholicisme, Jésus-Christ.

Certes, l'Eglise du Christ, dans la personne de certains de ses ohefs t les Papes, s'appuyait sur les puissants, sur les riches, croyant y trouver un appui pour le triomphe de l'Eglise.

Ces papes n'ont pas compris la stratégie de Jésus-Christ : Bienheureux les pauvres d'esprit - Bienheureux les persécutés. L'Eglise progresse par la Croix et non pas par le Dollar.

Le 2* Concile aurait dû commencer par rappeler oe principe t le triomphe par la Croix, le triomphe par le Martyr. Dono, sus su Commu-

nisme-sans-Dieu ou, plutôt, contre Dieu. Le paradis du Communisme tst le même que celui du Capitalisme t le paradis terrestre.

La Travail, qus le Dieu-créateur a imposé i l'Homme, est pour le développement, la perfection de aea activités intellectuelles, surnaturelles, corporelles et con pas pour le seul but de remplir son ventre Le Vatican II semble avoir pour but, le mime que le Communisme : le bonheur temporel de l'Homme« C'est pourquoi a éclaté ce scandale : interdiction de la moindre attaque contre le Communisme. D'où le dogme de " la bonté naturelle de toutes espèces de croyances ". D'où le triomphe de l'axiome protestant t la liberté de la pensée et l'égalité de toutes les pensées religieuses* D'où l'oubli de la dernière et essentielle recommandation du Christ avant son Ascencion t " Allez enseigner toutes les nations. Quiconque sera baptisé au nom du Père, du Fils et du St-Eaprit serti sauvé /. Je serai avec vous Jusqu'à la fin dea siècles ". D'où cet effort pour rendre la Religion catholique plus facile, en écourtant les prières des prttres, en édictant la non-culpabilité pour ceux qui ne prient plus le Bréviaire, la Méditation; la rédaction d'une Messe-passe-partout pour les catholiques et les protestants, les premiers partisans de la Transubbantiation, les seoonds n'y croyant pas mais prétendant que la Mease n'est que le Souvenir de la Cène, dono aucun " Mysterium Fidel ".

Vatican II n'osait pas interdire la Messe en latin, langue commun« de la Chrétienté, razdumt en ce qui concerne la partie centrale de la Messe t le Canon | tout en permettant l'usage de la langue vulgaire pour les autrea parties. Soit-disant pour que les fidèles puissent mieux entendre 4t comprendre la Messe, en oubliant que les fidèles, en se servant du Missel bilingue, suivaient bien la Meaae dite en latin par le célébrant. En supprimant, dans la " Nouvelle Messe de Bugnini" composée de concert avec lea proteatnnts, surtout avec les moines protestants de Taizé, qui sont les Pères de l'Eglise moderne, on s supprimé la langue officielle de l'Eglise catholique latin« qui est, aussi, la langue diplomatique de l'Europe.

On croyait que oette condescendance du Vatican II pour nos frère: séparés, amènerait vers nous les protestants. Or, 11 n'y a aucun retour vers le Catholicisme ou, plutôt, cet écourtement de la prière, de la méditation, oette priorité donnée à l'action ont provoqué tant d'abandons de la prêtrise, que desmariages de prttres, de religieux se font partout, que des religieuses quittent le cloître. Plus de vocations pour le séminaire ni pour les souvent«. Le recrutement est l'apanage des Ordres qui sont restés sévères et fidèles à leurs anciennes Constitutions.

Les églises •• vident de fidèles. La Messe nouvelle« où la prêtre n'est plus qua la président da l'assemblée - et non plus 1* unique sacrificateur - voit se raréfier son assistance. Chaque paya aa Messe, adaptée à la mentalité de son peuple t les Japonais assis sur les talons, sur una natte en guise d'autel. Le crucifix monumental qui domine nos anciennes églises« se réduit & un petit crucifix laissé couché sur une petite table qui sert d'autel, sans pierre sacrée. La Messe bSolée en une vingtaine de minutes. Les rares communiants, qui communient debout et non plus à genoux, reçoivent l'hostie dans leur main et la croquent comme un bonbon, au lieu de la recevoir sur leur langue. La Confession auriculaire n'est plus de node, on se contente du Confiteor de la Messe, malgré le rappel de la 3.C. pour la Défense de la Foi. Le prêtre dit la Messe, montrant le dos au tabernacle...

On comprend, maintenant« la révolte de Mgr Lefebvre« le succès de son Séminaire d'Ecône et la multiplication de ses Prieurés, an France et ailleurs« Et le malaise dans tous les pays chrétiens d'Europe et d'Amérique. L'avenir de l'Eglise est menacé par le manque de vocation«. Le Marxisme triomphe partout. L'Afrique est attaquée par les Cubains de Castro« L'Amérique du Sud, où autrefois la Religion Catholique règnait sans contestation, est troublée par la lutte entre Traditionnalistes et partisans du Vatican II. La Russie soviétique est agissante partout, sa flotte est la plus forte du monde, son budget militoire dépasse celui des Etats-Unis. Elle intervient en Afrique, en Amérique du Sud, partout - même au Vatican - où Paul VI« malgré tant de déboires, persiste dans sa politique de la main tendue au Communisme.

Ce qui précède fait comprendre mon rôle au Concile : mes quelques interventions ont pour but de défendre l'Eglise du Christ contre les attaques modernistes« contre la dégradation de l'Eglise, minée par le parti moderniste bien organisé, guidée par Suénens et d'sutres prélats comme Marty, l'actuel Cardinal-archevêque de Paris. Je dois aussi ajouter que la majorité des Pères du Concile, en particulier ceux de l'Amérique du Kord, ne comprenaient pas bien le Latin, langue officielle et obligatoire du Concile. Ils passaient une grande partie des débats conciliaires aux deux bars installé« à St-Pierre, en buvant du café ou du Coca-cola, et ne rentraient qu'à l'heure du vote sans savoir« au juste« quoi voter. Ils votèrent, au hasard, tantôt OUI, tantôt »OU (pour changer, comme ils le dirent } et ces votes, officiellement, comptaient comme " inspirés du St-Eaprit * et s'additionnaient en "majorité ". J'en al vu aussi d'autres Pères« très peu« qui ignorants n'allaient

xxxxxxxxpas invoquer le St-Esprit dans les bars nais« assis dans leur

sièges, égrenaient leur chapelet pul* consultaient, pour leurs votes, le conseil de leurs voisins».•

Il aurait fallu, au Concile, innover la mode des traductions simultanées, en anglais surtout ou en français, pour que tout le monde sût ce dont 11 était question pour pouvoir Toter selon la conscience et remplir, en toute connaissance, le rôle de Pères du Concile. Tout le monde s vu un Cardinal américain quitter le Concile après quelques sessions et rentrer en Amérique en disant que sa présence au Conolle était moins util« que rentrer dans la patrie des dollars pour y ramasser de l'argent onr le Concile coûtait très cher au St-Siège, à emise de la location des installations à la basilique de St-Pierre durant tout le temps du Concile. Et les buvettes exigeaient d'énormes dépenses...

On vit, au Concile, aussi beaucoup de retournements d'opinion) des prélats, au début acharnés traditionnalistes, devinrent, après quelques séances, modernistes quand ils s'aperçurent que le StèPère (qui n'était pas présent au Concile, soit-disant pour montrer qu'il ne voulait pas influencer sur les opinions des Pères mais qui en suivit les débats par la radio) était pour les modernistes« Ils changeaient donc de cosaque pour ne pos louper, plus tard, les hautes charges ecclésiastiques et, surtout, la calotte pourpre du Cardinalat. Ainsi fit, par exemple, le Secrétaire de la S.C. de l'Index, actuellement Congrégation pour la Défense de la Foi, qui trahit son chef, le vénéré Cardinal Ottaviani, pour suivre Shénens.

La dépouillement des votes et des interventions des Pères, conservés aux Archives du Vatican, confirmerait mes assertions. Bous ne devons pas nous étonner de cet état de choses. Les Conciles précédents présentaient les mêmes phénomènes. Un Athanase luttait presque seul en faveur de l'Orthodoxie et 11 lui fallait un« immense énergie «t patience pour obtenir une majorité« Or, à son époque, les Pères du Concile étaient quelques centaines tandis que Vatican II comptait plus de 2.000 participants. Or, les évêques sont choisis, moins pour leurs connaissances théoloGiques que pour lour savoir-faire et leurs bonres relations avec les Nonces «t Délégués apostoliques qui indiquent aux Pleastères romains les successeurs des sièges vacants.

Ma présence au Concile. loin du Vietnam, a sauvé ma vie. Autrement J'aurais été massacré comme le furent mes trois frères, le Président Diêm, Nhu et Cân. Oar, le Concile conclu, tandis qu« raes collègues vietnamiens du Sud rentrèrent RU Vietnam, les Américains obligèrent le Gouvernement du Sud-Vietnam à me refuser le visa de rentré«. Sans le dire ouvertement, car il n'y avait pas de raison pour me refuser ce retour t l'ambassade vietnamienne m« demandait d« patienter pen-

dant qu'elle contactait le gouvernement â Saïgon. J'attendis quelques mois et recourrai au St-Pêrt pour qu'on m'accordât ee permis dt rentrer.

Je ne sais pas oe qua fit le St-Père Paul VI, mais 11 profita de mon impossibilité de rejoindre ROB siège d'archevêque de Hué pour m'imposer ma démission et nommer, â ma place, son favori Mgr Diên.

Pour ne pas moisir dans l'oisiveté, J'ai demandé à faire du Ministère en Itoli», comme vicaire de paroisse, ee qui ne me coûtait guère car je parle couramment l'Italien et aime lea Italiens. D'abord, Je re rendis à l'Abbaye de Calamari où le Révérendissime Abbé me oonnut quand J'y accompagnais Mgr Lê-hûu-Tu, un cistercien appartenant donc au même Ordre que celui de Casamari, abbaye très ancienne fondée par St-Bernard de Clairvaux. Il me proposa d'y fixer ma demeure. J'y ai passé des mois,heureux d'être le confesseur des moines du monastère et des fidèles de la paroisse dépendant de l'abbaye. Mais après plus d'une année de séjour, j'ai dû la quitter, sans faute de ma part. Ce fut le commencement de la dernière époque de ma vie qui ne comptera plus que des échecs. Echecs providentiels»

o e e

Le Gouvernement nationaliste de Saïgon m'ayant refusé le visa d'entrée au Vietnam, sur l'Instigation des Américains, J'ai dû chercher un logement quelconque, pas trop cher, à Rome. J'ai fait le tour des centres d'accueil pour ecclésiastiques. Partout j'ai essuyé un refus poli, mais définitif. Je crois que la raison était mon titre d'évêque. On était convaincu que J'aurais pris des libertés et donnerai« un mauvais exemple aux étudiants ecclésiastiques. " Et sui etra non receperunt ", ce qui veut dire : * Les siens refusent de l'accueillir ».

heureusement, un ancien délégué apostolique au Vietnam, Mgr Caprio, qui avait été mon obligé auprès du gouvernement de Saigon alors présidé par mon frère Diêm et qui avait été l'hôte des Soeurs Franaiscuines lors de ses séjours à Rome, m'Indiqua ee centre d'accueil. Je sautais sur l'occasion. La supérieure, une Luxembourgeoise, m'accepta et même m'octroya une réduction sur le loyer t aves 50.000 lires mensuelles, j'avais droit à une petite chambre, à trois repas par jour. Je trouvais aussi du travail apostolique auprès du curé de la parolas« attenante *t* dire la Ste Messe i II heures, confesser les fidèles, visi ter tous les mois une centaine de malades qui, éolopés, ne pouvaient se rendre à l'église. Deux fois par molli «ers I5 heures, je faisait ma tournée, portant la Ste-Communion après avoir entendu leurs confessions, osci qunnd ils me le demandaient.

Pour ce ministère, le curé, royalement, me donna 30.000 lires par mois. Donc, pour le service de cette parolase assez riche, je devais trouver les 20.000 lires nécessaires pour compléter la pension mensuelle chez les Soeurs. Le curé m'expliqua qu'il avait donné ce salaire à son ancien vicaire qui l'avait quitté. Je lui fis remarquer que ce vicaire, outre ce salaire, occupait gratuitement une chambre et partageait fraternellement les repas du curé. Celui-ci rétorqua qu'il avait besoin do l'ancienne chambre du vicaire pour ses hôtes et qu'il se ferait un plaisir de me recevoir à dîner aux principales rtstivités de l'année.

J'acceptais ces conditions assez draconiennes car J'étais heureux de faire cet apostolat et je crois que les paroissiens étaient contents de mes services. Ils me l'ont dit plusieurs fois et J'étais persuadé d'avoir trouvé, non pas un pactole, mais une occasion d'exercer, humblement, mon apostolat sacerdotal. Après plus d'un« année, un orage éclata à l'improviste. On était en pleine canicule. Rome chauffait comme un four. Après la visite des malades, J'étais trempé de sueur, je désirais prendra une douche. Or les Soeurs n'avaient pas, chez elles, de douche mais profitaient du dimanche pour faire un bain chaud avec l'eau de leur cuisine. J'allais dono au presbytère où se trouvait toujours de l'eau chaude pour la baignoire réservée aux vicaires. Mais le curé me l'interdit en me disant, textuellement, • que habitant chez les Soeurs, je devais me baigner chez elles et non pas au presbytère *. Or les Soeurs n'avaient de bain que le dimanche. Excédé par le refus du curé, Je lui rendis " la tablier ". Ainsi finit mon premier apostolat en Italie, au plus grand déplaisir des fidèles de la paroisse et, surtout, de raes'onlades. Car le refus du ~~curé~~ curé était la conséquence pon pas de son avarice mais d'us« certaine jalousie, constatant qua aon confessionnal était fréquenté par ses paroissiens et qu'un nombre le ses philothées l'abandonnaient pour m'adopter comme confessato[1].

Comment prouver cola T J'avais l'habitude d'aller à l'église pour faire ma méditation et dire mon bréviaire at, ainsi, être disponible pour mes pénitents éventuels. Autrement, pour s« confesser, les gens devaient aller trouver le sacristain, pas toujours à l'église. Et quand il y était, il devait aller chercher la curé, qui n'était pas toujours à la cure. Tandis que mol, an permanence à l'église, la pénitent pouvait sa confesser de suite et rentrer ohee lui...

Pendent l'été, le curé prenait un mois de vacances et me permettait d'occuper son confessionnal. En dehors de ce mois, Je devais ne servir de «on confessionnal qui se trouvait près de l'entrée de l'église, tandis que celui du curé était près de l'autel majeur. Un matin, un

prêtre disait la St« Messe. Il était su Pater. J'entendais cette messe lorsqu'un« femme n'accosta et m« pria d'écouter sa confession car c'était l'anniversaire d'un da ses parents défunts. Comme le temps pressait pour la communion, jé crus plus pratiqua d'aller la confesser an confessionnal du curé. A peine la confession commencée, j'entendis des cris. Je me bornais à dire t " Qui que vous soyez, taisez-vous, ear je suis an train da confesser. "

La confession à peine terminée, «n sortant ja vis le curé, rouge da colère, qui me dit i * Vous n'avez pas la droit d« prendra mon confessionnal." Ja lui répondis : " Père, je vous expliquerai après la massa, à la sacristi«. * A la sacristi«, je lui racontait l'histoire de cette femme qui avait besoin de se confesser pour communier à la messe qui/étnit su Pater. Donc, si je devais aller au fond da l'église, alla aurait perdu la communion. Le curé ne riposta t * Tant pis pour elle, elle aurait dû se rendre plus tôt â l'église. De toutes façons» vous n'avez pas la droit d'occuper mon confessionnal."

Je n'avais Jamais vu, auparavant, un prêtre aussi peu charitable. Le Seigneur courait après la brebis égaré« tandis que le pasteur de la paroisse das Coeurs de Jésus et da Marie «'en " fichait " royalement« Tour lui, la chose qui importait était la possession da son confessionnal, même s'il était absent de son égli««. Or, la raison do cette intransigeance était celle-ci i Ses philothées, avant de confesser leurs péchés, lui rapportaient les cancans de la paroisse. En effet, quand j'étais dans ce confessionnal pendant les vacances du curé, bien de« fois, sas pénitentes, croyant que le curé était dans le confessionnal, commençaient & faire leur rapport. Je les gourmandais immédiatement, leur disant que le confessionnal servait i l'aveu d« ses péché« et nullement à raconter lea péchés d« ses prochains.

Dono, m« voilà chassé d« cette parois«« «t, conséquemment, il m« fallait trouver us autre logis car l'hospitalité payante accordée par les Soeurs m'était util«, uniquement pour e« ministère.

Où aller maintenant t Après avoir bien réfléchi, J« m« souvenais d« l'invitation, fait« naguère, par le Révérentissime Abbé cistercien de Casamari, localité au centre d« l'Itali«, à venir habiter chez lui où J« pourrais fair« un peu de bien, «ans rien débourser, ear cette abbey« très vast« a« possédait qu'un« trentaine d« moines pour occuper un« centaine de cellules «t. «n plus, tut« trentaine d« cellule« pour les novices. Or, il n'y avait, alors, qu'un seul novice.

Jéréitis et l'Abbé Butterazzi m« répondit da suite, an réitérant «on invitation. J« m« mis en rout«, prenant le oar Rome-Casamari, provine« d« Frosinone et m« voici hôte de cette très ancien monastère fondé au Moyen-Age par le« disciples d« St-Bernard â« Clairvaux, ab»

baye dont dépendent plusieurs prieuré« disséminés un peu partout en Italie. Naguère, la Congrégation cistercienne de Caaamarl comptait des centaines de moines, mais actuellement le nombre d a m moines de cette Congrégation est bien réduit. La branche la plus prospère est eelle du Vietnam, avec tu Abbé qui réside á Th'u-dûé, près de Saïgon, dont la juridiction s'étend à deux monastères obligés de se replier en Cochinchine pour fuirá l'avance communiste su Centre-Vietnam.

La Congrégation cistercienne vietnamienne a été fondée par un ancien missionnaire MEP, le Père Denis, jadis mon professeur au Petit» séminaire d'Anninch, qui a fait eette fondation faute de pouvoir convaincre les Pères Trappistes de France d'émigrer au Vietnam. C'est pourquoi, au Vietnam, les cisterciens sont communément dénommés, improprement t Trappistes, car ils ont adopté la vie pénitente des Trappistes mais agfégés aux Cisterciens qui admettent une libertó plus grande dans l'organisation de la discipline monastique de chaque monastère.

Le monastère de Casamari, gouverné par le Très Révérend Dom Nivardo fiuttazazzi possède beaucoup de biens, des centaines d'hectares de champs et de bois. La vie monastique n'est plus celle inaugurée par le grand Bernard de Clairvaux. C'est la conséquence de la prospérité matórielle qui mine les Ordres religieux. Les repas, à Casamari, sont simples mais abondants et bien préparés. Les jours de jeûne sont très espacés. En dehors des offices principaux comme les Mâtines suivies de la Messe conventuelle, les moines ne vont & l'église abbatiale que le soir pour chanter les Compiles avant d'aller au lit, et quelques minutes de recueillement après le déjeuner et le souper. Dono, pour la nourriture, J'y étals comme un eoq en pâte.

Le Père Abbé me logea â la maison des hâtas, dans une chambre assez vaste. Dan3 oette maison, se trouvent aussi deux salons, l'un pour les visiteurs de l'Abbé, l'autre pour ceux des moines. En plus, outre les *V.O.*, 11 y « salle de bains chauds et des douches. Le linge est ramassé tous les samedis pour être lavé par les Soeurs qui s'occupent aussi de la cuisine et qui habitent dans un logis près de l'entrée de l'abbaye. Dans cet espace, près de l'entrée principale, se trouve aussi la boutique où les moines vendent les liqueurs renommées de l'abbaye, produits de la distillation de diverses plantes récoltées en plusieurs contrées de l'Italie et qui sont toutes tenues comme reconstituantes. L'abbaye possède aussi un pensionnat annexé & un collège secondaire fréquenté par des fils de famille payant une pension adéquate, mais ouvert aussi aux petits postulant« eistereiens

qui y sont nourris et éduqués gratuitement. Sombre de familles des alentours d« Casamari en profitant, mais 1« plupart de leurs enfants quittent le postulat, après les études secondaires. C'est pourquoi le. noviciat n'avait qu'un seul novice...

L'Ordre cistercien, qui comprend plus de IO Congrégations dans le monde, est régi par le Père Abbé Kleiner Sighard qui a le titre de Abbé-général, aidé du Père Abbé Gregorio, procureur et postulateur-général, ancien moine de Casamari, avec résidence à Rome. Un gouvernement assez mitigé, surtout après Vatican II qui a réduit les obligations monastiques au minimum, d'où la rareté des vocations. Car les vocations se dirigent vers les Ordres qui ont ru rester fidèles à leur ancienne rigueur.

Le ministère que je me suis trouvé, moi-mime, à Casamari, avec l'approbation tacite du R.P. Abbé, fut celui du confessionnal, d'abord pour les moines qui trouvent plu« aisé de se confesser *i* un étranger plutôt qu'aux confesseurs avec qui ils ont vécu depuis le postulat. Le samedi et le matin avant la Grand-messe, mon confessionnel était ouvert aux paroissiens de Casamari, paroisse de quasi 5.000 âmes. J' avais donc asses de travail« Hors du temps passé dans ma cellule, je fréquentais l'église abbatiale, déserte, pour y faire la fia Crucis et adorer Notre-Seigneur dans son tabernacle, Solus eum solo, la plupart du temps. Je passais plus de I5 mois & Casamari, comme dans un paradis, mais il était écrit que ce beau temps allait, aussi, s'obscurcir et qu'une violente tempête m'attendait, à l'improviste.

M'étant absenté pour affaires personnelles à Rome, à mon retour J'aperçus de suite que quelque chose étnit changé. Le R.P. Abbé étnit absent. A peine étais-je dans ma chambre que Je vis venir le prieur - qui était con pénitent - le visage plein de tristesse, qui me dit que que je devais, dons le plus bref délai, quitter Casamarl et trouver un autre abri.

Pourquoi cette expulsion T Le Prieur me dit t " Le Père-Abbé a été informé que vous auriez dénoncé au Vatican qu'une exposition de nus a été inaugurée dans la sulle de la Bibliothèque de l'abbaye et l'Abbé t été réprimandé par le Révérendissime Abbé Sigard, la plus haute autorité de l'Ordre cistercian."Je me souvins alors de la lettre envoyée à l'Abbé Sigard par moi-même, sous le sceau du secret. Dans cette let« tre, Je priais cet Abbé de faire connaître au Vatican qu'un moine de Casamari accompagné d'un prêtre ptalien postulant de ee monastère, scandalisés de l'ouverture de l'exposition de nus et, surtout, du prospectus reproduisant oes nus, imprimé à l'imprimerie du monastère et envoyé, gratuitement, aux paroissiens de l'abbaye et aux visiteurs,

portant sur la première page, après le nom de l'Abbé, mon nom et mes titras ecclésiastiques comme présidants d'honneur de cette singulière exposition, m'avaient averti de cette singulière exposition capable de provoquer l'étonnement du Vatican.

Dans raftlettre i l'Abbé Sigard, Je disais que j'étais absolument ignorant de eette exposition et que personne ne m'avait demandé mon accord pour y figurar qimme co-président d'honneur. Je priais dono l' Abbé de rétablir la vérité auprès du Vatican mais de ne pas faire connaître, à Casamari, cette correspondance. L'Abbé Sigard avait ru 1' indélicatesse de révéler à l'Abbé Butarazzi le contenu de ma lettre. D' où la fureur de Butarazzi et sa décision de m'expulser illico de 1' abbaye. Donc, aucune sanction pour les promoteurs de l'exposition scandaleuse, mais punition pour mol, prétendu dénonciateur des moines. Le Prieur m'accorda un délai d'un Jour pour faire mes paquets et trouver un refuge.

Après longue réflexion , je me souvins de la sympathie de Mgr 1' Evêque de cette région envers soi. Je m« rendis dono à l'évêché et lui demandais s'il 7 avait une chapelle quelconque, avec un« sacristie où j'aurais pu mettre un lit pour coucher et une table pour travailler •t où Je m'installerais. L'évêque me répondit qu'à une vingtaine d« kilomètres de Casamari, sur une colline, se trouvait une belle église, avec presbytère, dont le curé se faisait pas sa résidence, qu'il avertirait ce curé de sa déoision de me prêter ces lieux, en spécifiant lui qu'il restait toujours titulaire de la paroisse mais qu'il me considérait comme prêtre habitué, avec permission d'habiter au presbytère vide et de dire la Messe à l'église.

Je remerciais l'évêque et louais une camionnette qui me transpoeta ainsi que mes affaires au presbytère de cette paroisse. Le curé fut enchanté de la déoision de aon évêque et il ne se réserva que les services liturgiques payants, comme baptême, mariage, funérailles, tandis qu6 les autres services restaient mon lot t catéchisme, visite des malades, messe du Dimanche, etc

Cette petite paroisse, appelée Arpino, ne comptait qu'une dizaine de familles possédant champs de blé et d'arbres fruitiers. C'était des paysans, donc pourvus de quelques bâtes de sonne, d'un poulailler, d' un clapier. Gens à l'aise. Arpino possède un petit restaurant. L'église a un vieux sacristain, très sympathique. Certes, je devais subvenir à mes besoins, mais on me faisait des cadeaux t oeufs, lait, etc...

Je filais là des Jours heureux avec le petit troupeau dont J'étais le berger en second et je croyais que Arpino serait mon dernier séjour en ce monde. Or, le futur que la Providence divine me préparait, à pas

accélérés s'avançait**. Un* année et quelques mois s'étaient écoulés t durant oette paus«, J'avais fait connaissance avec nombre de gens et mon presbytère regorgeait de cadeaux s une cuisine toute neuve, un frigo qui conservait au frais les emplettes que je faisais toutes les semaines dans la ville, appelé« aussi Arpino, distante d'une demi-heure de marche, mais cette distance se réduisait à quelques minutes quand mes paroissiens se rendaient en auto en ville et m'invitaient à nonter avec eux*

Dans cette ville, j'ai fait amitié avec des religieux et avec l'archiprêtre qui m'invitait à présider les grandes fêtes, surtout en la fête de l''ssomption de la Ste Vierge, fête religieuse suivie d'un festin copieux. Je rentrais chez moi avec, dnn3 la poche, les honoraires de la masse pontificale. J'étais assez souvent invité àxx± chez l'évêque. Tous les dimanches« on s'arrachait pour m'inviter i déjeuner« Ces amitiés me furent toujours fidèles. Mais l'orage s'approchait : à la veille de Noël, vers midi« alors que j'étais en train de préparer la crêche, la première crêche à Arpino... J'y tenais et avais consacré plusieurs milliers de lires à l'acquérir car c'était une attraction unique pour mes enfants du catéchisme. Ces enfants étaient tout yeux, bouche bée autour de moi quand Je leur montrais le petit Jésus, sa maman Marie, St-Joseph et, dans un coin, la caravane des rois Mages et que, se haussant sur leurs petits pieds, ils apercevaient l'Etoile miraculeuse. C'était facile de leur faire comprendre l'amour ineffable de Dieu devenu petit bébé par amour pour nous. Pas besoin de leur démontrer l'existence des anges, la bouche toute grande pour entonner le Gloria in excelsis... Ces enfants de paysans connaissalent les pâtres, semblables à leurs frères, les moutons qui composaient leurs petits troupeaux, St-Joseph tout chenu semblable à notre vieux sacristain. La crêche, invention sublime de François d'Assise, est un catéchisme vivant «t i la portée des enfants* Je ne regrettait pas ma petits fortune, disparue dans l'achat de cette belle crêche, ~~quand se présentait à noi un prêtre, que j'avais~~ connu Jadis à Ecône, ~~en Suisse~~« ~~Il me dit à brûle-pourpoint~~ : " Excellence, la Ste Vierge m'envoie pour voua amener, de suite, ~~au fond de l'Espagne~~ pour un ~~service à~~ lui rendre. Mon auto vous attend à la porte du ~~presbytère et nous par~~tirons de suite pour être rendus là-bas à Noël."

Eberlué par cette invitation, je lui dis : * Si c'est un servio« demandé par la Ste Vierge« je suis prêt à vous suivre au bout du

monde mais il me faut prévenir le curé pour la Kasse de Noël et préparer cm petite valise. Entre temps, comme il est près fie midi, allez au restaurant du village et mettez-vous quelque chose sous la dent. • Il me répondit : " Nous sommes trois dans l'auto et noua n'avons plus un sou dans nos poches, même pour payer nae tasse de café. " Je lui rétorquai : " Allez-y tou3 les trois, je paierai votre déjeuner. • Déjeuner qui m'a eotiti 3.COC liras»

Pour ma rendre à Palmar da Troya, j'ai dépensé 50.000 lires en frais d'essance et do nourritura. Tandis qu'ils mangeaient et que je grignotais un bout do pain, j'ai convoqué le sacristain, lui demandant d'avertir la curé pour la Messa da Noël, lui disant qua j'allais de suita en France pour affaire urgente de famille at qua je rentrerai immédiatement dans doux semaines. [...]

* * * * * *
* * *
* *
*

A P P E N D I C E

DECLARATIO

QUALIS EST ASPECTUS ECCLESIAE CATHOLICAE IN CONSPECTU NOSTRO, HIS DIEBUS? ROMAE, REGNAT **"PAPA" JOANNES PAULUS SECUNDUS/ CIRCUMDATUS COETU CARDINALIUM ET MULTORUM EPISCOPORUM ET PRAELATORUM, EXTRA ROMAM, ECCLESIA CATHOLICA APPARET FLORIDA, CUM SUIS EPISCOPIS ET SACERDOTIBUS. NUMERUS CATHOLICORUM IMMENSUS EST. QUOTIDIE** MISSA CE- **LEBRATUR IN TANTIS** ECCLESIIS, **ET DIE DOMINICA/ ECCLESIAE RECIPIUNT** PERMULTOS FIDELES AD MISSAM AUDIENDAM ET AD SACRAM COMMUNIONEM AC- **CIPIENDAM.**

SED IN CONSPECTU DEI, QUALIS EST ASPECTUS HODIERNAE ECCLESIAE? MISSAE **- QUOTIDIANA ET DOMINICALIS IN** QUIBUS **ASSISTUNT - PLACENTNE** DEO? NEQUAMQUAM: QUIA ISTA MISSA, EADEM EST PRO CATHOLICIS ET PRO PROTESTANTIBUS - IDEO NON PLACET DEO ET INVALIDA EST. UNICA MlSSA QUA PLACET DEO EST MISSA SANCTI PII QUINTI/ QUAE CELEBRATUR A PAUCIS **SACERDOTIBUS ET EPISCOPIS/ IN QUIBUS SUM** EGO.

IDEO, IN QUANTUM POSSUM, APERIAM SEMINARIUM PRO CANDIDATIS AD SACERDOTIUM QUOD PLACEAT DEO.

PRAETER ILLAM "MISSAM" NON PLACENTEM DEO, MULTAE SUNT RES QUAS REJICIT DEUS/ EXEMPLI GRATIA: IN ORDINATIONE SACERDOTUM/ IN CONSECRATIONE EPISCOPORUM/ IN SACRAMENTO CONFIRMATIONIS ET EXTREMAE UNCTIONIS.

INSUPER ILLI "SACERDOTES" COLUNT:

1) MODERNISMUM,
2) **FALSUM OECUMENISMUM,**
3) **ADORATIONEM HOMINUM/**
4) **LIBERTATEM AMPLECTANDI QUALEMCUMQUE RELIGIONEM;**
5) **NOLUNT CONDEMNARE HERESEOS/ ET EXPELLERE** HERETICOS.

IDEO, QUATENUS EPISCOPUS ECCLESIAE CATHOLICAE ROMANAE, JUDICO SEDEM ECCLESIAE CATHOLICAE ROMAE VACANTEM ESSE, ET OPPORTET ME, UTI **EPISCOPUS,** OMNIA FACERE **UT ECCLESIA CATHOLICA ROMAE PERDURET AD SALUTEM AETERNAM** ANIMARUM.

MONACHII **DIE 25 FEBRUARII 1982**

✝ Petrus Martinus Ngô-dinh-Thục
Archiepiscopus.

HIC ADJUNGO TITULUM QUORUMQUAM DOCUMENTORUM PRAECLARORUM:

1. BULLA "QUO PRIMUM" PII V,
2. CONCILIUM TRIDENTINUM, SESS, XXII.
3. BREVE "ADORABILE EUCHARISTIAE" PII VII., ET FLORENTINUM: DECRETUM PRO ARMENIS (DZ,698); DECRETUM PRO JACOBITIS (Dz.715).
4. MISSALE ROMANUM PII V.:DE DEFECTIBUS IN CELEBRATIONE MISSARUM: "DE DEFECTIBUS FORMAE".
5. CONSTITUTIO "AUCTOREM FIDEI" PII VI.; DECRETUM "LAMENTABILI" PII X.; ENCYCLICA "PASCENDI DOMINICI GREGIS" PII X.
6. FLORENTINUM; DECRETUM PRO JACOBITIS; ENCYCLICA "QUANTA CURA" PII IX.; BULLA "UNAM SANCTAM" BONIFATII VIII.
7. CODEX JURIS CANONICI/ CAN.1322.
8. BULLA "CUM EX APOSTOLATUS OFFICIO" PAULI IV.; CODEX JURIS CANONICI/ CAN.188, N.4.
9. PONTIFICALE ROMANUM: DE CONSECRATIONE ELECTI IN EPISCOPUM: "FORMA JURAMENTI" ET "EXAMEN".

MONACHII DIE 25 FEBRUARI 1982

† Petrus Martinus Ngô. dinh-Thục
Archiepiscopus

PROCLAMATION PUBLIQUE DE LA "DECLARATIO" PAR MGR. NGO-DINH-THUC

DIMANCHE ("LAETARE"), LE 21. MARS 1982 DANS LA CHAPELLE S. MICHEL - BAADERSTR. Â MUNICH PENDANT UNE MESSE PONTIFICALE/ CÉLÉBRÉE PAR MGR. NGO-DINH-THUC ET ASSISTÉE PAR DES LÉVITES LE CURÉ PNIOK ET LE CURÉ LEUTENEGGER (MESSE DE J, HAYDN/ POUR ORGUE SOLO EN B-MAJ.)